SOMMAIRE

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**

LES SUCCESSEURS DE PAPUS

PHILIPPE ENCAUSSE



1906 - 1984
(cliché du 7-11-74)



Nouvelle Série (depuis 1953)
N° 3 de 1991

Trimestriel - **35 F**
Juillet-Août-Septembre 1991

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT

- **Administrateur : Madame Jacqueline ENCAUSSE**
  6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT
- **Rédacteur en chef adjoint : MARCUS**
- **Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE**

Dépositaire général :
Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32

∴

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 8807 - Septembre 1991

EDITORIAL

LA DEFINITION GENERALE DE L'AMOUR DE PAPUS

Etait-il possible de refuser quoi que ce soit à l'ami que l'on voyait donner quotidiennement son temps et son concours actif à toute demande d'appui, de protection ou de défense contre l'adversité dont tant d'êtres ont besoin dans notre société égoïste et décadente ? — Impossible ! — Aussi, lorsque Philippe Encausse me demanda d'assumer l'Editorial de la revue fondée par son Père et réveillée par lui, n'ai-je pu trouver aucun argument pour refuser. Je lui fis simplement part de ma crainte de ne pas suffisamment connaître les frontières de la Voie Cardiaque ouverte par nos Maîtres Passés.

La réponse me parvint quelque temps après sous la forme d'une douzaine d'articles extraits de numéros d'INITIATION s'échelonnant de 1890 à 1991 et signés Papus, Oswald Wirth ou Sédir, dont une traduction par ce dernier du « Pain Quotidien » de Jacob Boehm.

Il y avait là l'ouverture de toutes les portes secrètes de la Création et des sentiers à parcourir pour y collaborer selon la Loi.

Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de reproduire en tête de ce numéro consacré au fils de Papus et filleul de Maître Philippe de Lyon « La définition générale de l'Amour » extraite du N° 4 de janvier 1894 qui m'a été ainsi remise. Elle éclaire la Voie à suivre par tout homme conscient de sa vocation fondamentale de Co-créateur.

MARCUS

Essayons d'établir une définition générale de l'Amour, assez étendue pour embrasser les manifestations de l'amour dans le monde physique autant que dans le monde moral et assez précise pour contenter... les philosophes.

Déterminons d'abord le caractère de l'amour, nous chercherons ensuite les objets de son action ; puis son moyen et, en dernier lieu, sa fin. — Voilà certes une voie chère à dame Philosophie ; il ne nous reste plus qu'à la parcourir de notre mieux.

Avant tout, quel est le caractère bien spécial de l'amour ? Quelle est sa manifestation assez générale pour être partout identique ?

C'est une tendance au rapprochement, à l'union, une impulsion spéciale caractérisée d'une façon si suggestive par Jacob Boehm sous le nom d'*astringence*, et qui nous apparaît bien plus clairement sous le terme d'*attraction*. L'amour est une attraction ; c'est même l'ATTRACTION dans son sens le plus étendu, qu'il s'agisse de l'affinité des corps chimiques ou des impulsions animiques de l'être humain, c'est partout et toujours le même phénomène : l'attraction, manifestation essentielle de l'amour.

Mais, comment allons-nous caractériser les objets sur lesquels s'exerce cette attraction ?

Sans nous arrêter aux mille détails caractéristiques de l'attraction dans chacun des plans de la nature, nous allons chercher le terme le plus général que nous pourrons trouver, puisqu'il s'agit d'établir une définition *générale*.

Or, la première idée qui vient à l'esprit, c'est que l'amour est l'attraction des contraires. Cependant, un peu de réflexion suffit à montrer que c'est là une exagération et peut-être une erreur. — La science a presque sûrement démontré aujourd'hui que les forces physiques ne sont que des modalités de LA FORCE et que chacune de ces forces se manifestait sous deux aspects en apparence contraires, mais en définitive dérivés d'une même origine. Ainsi l'électricité positive et l'électricité négative ne sont que des manifestations différentes d'une même force : il en est de même pour le chaud et le froid, la lumière et l'ombre, etc. ; tout cela se résume, en dernière analyse, dans des états particuliers du mouvement — suivant la belle théorie de Louis Lucas. — Mais pour ne pas nous perdre dans les abstractions scientifiques, demandons-nous si l'homme et la femme, qui représentent respectivement le pôle positif et le pôle négatif de l'humanité, sont bien des contraires ? Les pôles contraires s'attirent, me direz-vous ; d'accord, en première analyse ; mais, en réfléchissant un peu, nous voyons vite que ce terme de contraire traduit mal la pensée qu'il s'agit d'exprimer. La femme *complète* l'homme ; l'homme complète la femme ; mais on ne peut pas dire que (philosophiquement du moins) la femme soit l'ennemie de l'homme et l'homme l'ennemi de la femme. Toutes nos lectrices s'élèveraient contre une pareille interprétation.

Compléter et non s'opposer, *complémentaire* et non contraire ; tel est le terme que nous devons adopter. Platon va nous donner, de plus, de curieuses remarques à ce sujet (1). Primitivement, nous dit le grand philosophe (que nous citons de mémoire), l'être humain était composé d'individus en forme de boules ayant chacun quatre bras et quatre jambes et possédant chacun les deux sexes. Cet être s'étant révolté contre Dieu, fut vaincu dans sa lutte et, en témoignage de cette chute, Dieu sépara l'être humain en deux moitiés ; ainsi furent créés les hommes et les femmes, n'ayant plus chacun que deux jambes et deux bras et constituant ainsi des moitiés de l'être originel. Chacune de ces moitiés cherche à se compléter pour reconstituer l'unité perdue : de là l'amour.

Cette chute, analysée par Platon, atteignit, si nous en croyons les mystiques de l'école de Jacob Boehm et les Martinistes, non seulement l'homme, mais la Nature entière : de là, la création de toutes ces moitiés, qui, sous les noms de Soleils et de Planètes, de règnes et de forces, puis de corps chimiques ou d'êtres animés, cherchent dans tous les plans, et dans tous les mondes, à se complémentariser.

Nous pourrions poursuivre longtemps encore cette analyse ; mais nous pensons avoir justifié le choix de notre terme et nous résumerons l'état présent de nos recherches en disant : *L'Amour est l'attraction des Complémentaires.* Nous tenons le caractère et les objets d'action ; voyons le moyen.

---

(1) Voyez *le Banquet.*

Comment s'exerce cette attraction des complémentaires ?

Une des tendancesc les plus générales de l'esprit humain est de mépriser presque toujours la recherche des moyens, des intermédiaires, quand il a saisi la cause et les effets.

C'est ainsi qu'on s'est beaucoup moqué des Kabbalistes et des alchimistes, enseignant qu'il existe un intermédiaire chargé d'assurer les rapports de l'âme et des corps ; intermédiaire appelé par eux le *Médiateur plastique.*

On a prétendu et l'on prétend encore, dans les ouvrages classiques de philosophie, que cet intermédiaire a été inventé uniquement pour éluder une explication difficile.

Or, ne voyons-nous pas tous les jours le chimiste amené à mélanger intimement l'huile et l'eau, images analogiques de l'âme et du corps au moyen de *(c'est-à-dire par l'intermédiaire de)* la potasse, pour constituer le savon. On ne rirait pas d'un chimiste affirmant que la potasse est le médiateur plastique de l'huile et de l'eau ; tandis qu'on se gausse de l'affirmation des alchimistes.

Mais qu'est devenu l'amour dans tout cela, me demanderez-vous ?

Nous y sommes plus que jamais, car nous touchons au but. Entre l'amour, principe de toute attraction, et les corps, principe de toute passivité à l'impulsion attractive, il existe un intermédiaire que nous nommerons universel, car il s'applique à la nature tout entière.

Cet intermédiaire joue le même rôle que l'électricité, lors de la transmission d'une dépêche. Il unit les complémentaires et répète strictement dans l'un d'eux les modifications imprimées par l'autre. A l'attraction correspondra donc un moyen d'action universel. Comment choisir un meilleur terme que celui qui désigne les phénomènes de l'aimant : le magnétisme ?

La parcelle de fer a de l'*amour* ou de l'affinité pour l'aimant. Dans cette tendance attractive, essentielle, réside seulement l'amour. Mais c'est grâce à l'influence exercée par cet aimant sur le champ des forces ambiantes, grâce à ce que l'on a appelé le fluide magnétique (qui, comme la chaleur, la lumière ou l'électricité n'est qu'une modalité du mouvement) que cet amour peut *se réaliser,* passer de puissance en acte.

Nous appelerons donc *magnétisme universel* (2) le moyen de réalisation de l'amour dans tous les plans et nous dirons, résumant tout ce qui précède :

L'amour est l'attraction des complémentaires au moyen du magnétisme universel.

Inutile de rappeler que, de même que le mot attraction change de nom suivant les plans d'action (cohésion, affinité, instinct, etc.), de même le mot magnétisme affectera une foule d'expressions particulières au plan d'action. Retenons seulement que, dans l'animalité et dans l'espèce humaine, c'est la force nerveuse qui représentera l'adaptation à ce plan du magnétisme universel.

---

(2) Les kabbalistes et les alchimistes ont donné à ce principe le nom bien poétique de Lumière astrale.

Nous n'avons plus qu'une conséquence à déterminer pour achever l'analyse de l'amour, telle que nous l'avons précisée au début de cette étude. Nous connaissons le caractère, l'objet et le moyen d'action de l'amour ; il nous reste à chercher son but, sa fin.

A cette question : quel est le but de l'amour ? la réponse est immédiatement fournie par le bon sens : *une création.*

C'est ici que la difficulté commence. L'amour a pour but une création ; mais ce serait une grosse erreur, à notre avis, que de penser que la création poursuivie est toujours matérielle, physique.

La fin de l'amour peut consister dans la création d'un sentiment assez durable, parfois, pour persister jusqu'à la mort. L'amour peut aussi se complaire dans la création d'une idée, dans la réalisation d'un idéal. C'est maintenant que nous pouvons saisir toute la grandeur de l'analyse de Platon.

Il y a différents amours, ou mieux, il y a différents plans dans les manifestations de l'amour, non seulement pour la matière organique, mais aussi pour les organismes animaux et pour l'homme.

L'amour commence, dans l'humanité, à l'amour de l'âme pour le corps dans lequel le retient la force nerveuse ; il se continue par l'amour de l'enfant pour sa mère, de l'homme pour la femme aimée ; mais peut aussi s'élever jusqu'à l'amour de l'artiste pour son idéal : la Beauté ; du savant pour son idéal, la Vérité ; ou du mystique pour son idéal : la Divinité.

De toutes ces manifestations de l'amour résultera une création ; mais combien peu souvent cette création sera matérielle ! Dans la grande majorité des cas, elle sera intellectuelle et l'idée créée dans l'œuvre d'un Colomb, par l'amour de la vérité, sera aussi vivace et, osons le dire, aussi vivante que n'importe quel enfant résultant de l'amour d'un homme pour une femme. De même que l'amoureux est prêt à sacrifier sa vie pour l'objet aimé, Colomb n'est-il pas prêt à tout surmonter pour satisfaire sa passion intellectuelle et l'artiste n'est-il pas prêt à supporter la misère pour atteindre son idéal ?

Et si nous voulions une preuve plus palpable encore de l'existence de ces créations intellectuelles, la femme nous la fournirait immédiatement.

La femme, intuitive des grandes vérités par nature, n'est-elle pas jalouse, quand elle aime vraiment, de l'amour de l'artiste pour cet idéal, qu'elle ne connaît pas, mais en qui elle sent une rivalité d'autant plus dangereuse que le temps ne fait qu'accroître les charmes des amours intellectuelles ? Consultez sur ce point tous nos romanciers et souvenez-vous de *l'Œuvre* d'Emile Zola dans laquelle ce fait est admirablement étudié.

Nous pourrions développer longtemps encore notre définition ; mais notre intention est d'indiquer plutôt que d'explorer complètement le champ des déductions possibles ; aussi nous arrêterons-nous ici en donnant la définition générale que nous avons obtenue :

L'AMOUR EST *l'attraction des complémentaires* AU MOYEN *du magnétisme universel et* EN VUE *d'une création spirituelle ou matérielle.*

PAPUS

BOLIVAR, Le Libérateur Fraternel

par Henry BAC

Peu de gloires atteignent celle de Bolivar.

Les plus grandes villes du monde donnent son nom a des avenues ou à des rues.

En Amérique du Sud, il incarne le pur héros de l'Indépendance.

Mais en France, on semble bien peu connaître le personnage dont 14 volumes de la bibliothèque de Caracas relatent la vie publique.

Napoléon fit graver sur l'Arc de Triomphe le nom de Miranda, son précurseur qui, trahi, mourut prisonnier en Espagné chargé de chaînes qu'il trouvera moins lourdes que celles des faux frères. Le profil sculpté de Bolivar, par David d'Angers, figure seulement dans notre galerie des grands hommes.

Né à Caracas, rien ne le préparait à son prodigieux destin.

Issu d'une famille espagnole de très grande noblesse, venue s'établir il y a près de deux siècles au Vénézuela, son père devint propriétaire de mines d'argent dont l'exploitation laissait d'importants revenus. Il envoya son fils Simon faire ses études en Espagne.

Notre héros s'y maria à 19 ans, loin des siens, avec la jeune et ravissante Maria Teresa. Un amour fou les unit. Ils s'embarquent tous deux pour l'Amérique. Elle meurt en arrivant.

Anéanti, Simon Bolivar ne semble pas trouver consolation à Caracas. Il va demander conseil à *Rodriguez*, son précepteur, retourné en Autriche. Il le retrouvera à Vienne où il apprend la mort de son père.

Le voici à 21 ans, riche, sans projets.

Il mène une vie de grand seigneur à *Vienne*, à *Londres*, au *Portugal*, en *Espagne*. Il se fait admettre comme apprenti à la loge maçonnique de Cadix.

A Paris, il fréquente la bonne société, visite les salons les plus brillants de l'époque. Il y rencontre *Madame Récamier, Madame de Staël, Chateaubriand*. Il s'y entretient avec *Alexandre de Humbolt*, explorateur et savant, de retour d'Amérique qui lui déclare que les colonies espagnoles, assez sages pour se gouverner elles-mêmes, s'épanouiront lorsqu'elles trouveront un chef compétent, arrivant à les émanciper.

Il y retrouve des francs-maçons : *Eugène de Beauharnais*, Grand-Maître du Grand Orient d'Italie, le maréchal *Oudinot, duc de*

Reggio, initié à la Loge « Saint-Jean de Jérusalem », devenu Grand Officier du Grand Orient de Paris, père de dix enfants, dont une descendante s'appelle Brigitte Bardot, le tragédien *Talma,* de la loge des « Amis des lettres et des arts, membre du Suprême Conseil, l'acteur préféré de Napoléon.

Il y fait connaissance des deux frères *Alexandre* et *Théodore de Lameth,* ses présentateurs dans la loge « *l'Olympique* » où il deviendra compagnon, puis maître. Théodore de Lameth, en sa longue vie, connaîtra Louis XV, Louis XVI, la Révolution, le Directoire, le Consulat, Napoléon Ier, la Restauration, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, la IIe République, Napoléon III. Quant à son frère *Alexandre,* il eut une influence énorme sur Bolivar. Il lui raconta comment, capitaine aide de camp de Rochambeau, il combattit pour l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Il considérait comme l'accomplissement d'un devoir de libérer des peuples capables de s'administrer. Il s'étonnait de ne pas voir son interlocuteur songer à l'indépendance de son pays.

Ses paroles, comme celles de *Humbolt,* émurent Bolivar. Il décida de quitter Paris. Il revit son précepteur *Rodriguez.* Il parcourut avec lui l'Italie. A Rome, il se rend à l'ambassade d'Espagne où l'on connaît sa réputation d'élégance : on le présente au Pape. Il refuse de s'agenouiller pour baiser la mule pontificale : scandale. Pie VII sans s'émouvoir sourit et lui demande des informations sur l'Amérique du Sud.

Mais *Rodriguez* lui rappelle qu'il doit songer à jouer un rôle dans l'émancipation de son pays. Il doit oublier ses chagrins d'amour et réfléchir notamment sur les propos d'*Alexandre de Lameth* et de *Humbolt.* Sa terre natale a besoin de lui.

Il s'embarque pour l'Amérique mais il veut s'y arrêter d'abord au Nord, aux Etats-Unis, et se rendre compte du comportement d'un Etat récemment parvenu à l'indépendance.

Durant la traversée, dans la solitude de sa petite cabine, il contemple son diplôme de maître franc-maçon. Des attributs variés apparaissent sur cette grande feuille dont le fond représente un rideau ouvert sur un antique palais.

Voici le compas et l'équerre avec le maillet insigne de commandement, puis des outils servant à la construction comme la truelle. Les symboles se multiplient.

La curiosité le poussa autrefois à se présenter dans la loge de Cadix où il ne trouva aucune inspiration. Mais il se rappelle qu'en revanche, à Paris, où il acquit la maîtrise, il profita d'un enseignement de valeur et rencontra des personnages éminents. Il range précieusement son diplôme.

Il arrive à Boston : émerveillement. Pendant les quelques semaines de son séjour, il admire le travail rapide des pionniers : une belle ville avec de solides édifices tant privés qu'administratifs, des rues bien pavées, des pelouses coupées d'allées d'arbres, des habitants actifs et joyeux.

Quel contraste avec le Vénézuela, en ce moment écrasé d'impôts et sous la domination de fonctionnaires espagnols désagréables.

De retour à Caracas, il apprend la mort de sa mère. On l'accable de questions sur la vie en Europe, on lui parle du général *Miranda,* ce brillant militaire qui combattit avec *Rochambeau* durant la guerre d'indépendance des Etats-Unis. Plus récemment, il agira en vue de libérer les colonies espagnoles d'Amérique du Sud. Son débarquement échoua et il partit se réfugier à l'étranger. Son effigie fut brûlée sur la grand place de Caracas.

Bolivar, qui ne le connaît pas encore, apprend que des auteurs du soulèvement subirent des châtiments d'une rare cruauté. La tête sanglante d'*España,* un agitateur, fut exposée dans une cage de fer. Toute rébellion semble impossible.

Bolivar reconnaît la difficulté de ses projets. Cependant la population du Vénézuela désire la liberté. Les chefs d'entreprise ne veulent plus dépendre de l'Espagne d'autant plus qu'une grande nouvelle vient de parvenir.

Napoléon a envahi le péninsule. L'Espagne reste privée de souverain. En réalité *Joseph Bonaparte* y règne. Bientôt l'on vit arriver à Caracas, en grand uniforme, le commandant *de Lamanon* et le lieutenant de vaisseau *Courtay.* Ils se firent conduire au palais du Gouverneur. Ils représentaient la France.

La situation devenait d'autant plus embarrassante que le général *Miranda* proclamait l'indépendance et qu'un navire de guerre anglais, d'apparence hostile, mettait à l'ancre devant *La Guayra,* le grand port du pays.

Le mouvement de libération dirigé par *Miranda* prenait de plus en plus de force.

Bolivar, nouveau champion de l'indépendance, est nommé colonel par *Miranda.*

Il ne s'agit pas de défendre les intérêts de *Ferdinand VI,* roi d'Espagne, ou ceux de *Napoléon.* On ne parle plus que de république.

Une junte remplaçait le gouverneur. Bolivar se rendit à son conseil. On allait combattre. Il prit un commandement, faisant ainsi son entrée dans l'Histoire. Il devint en 1813 Général en chef.

En trois mois, il livre de nombreux combats et chasse les Espagnols. Il décore de l'Ordre des Libérateurs ses hommes les plus braves. Il prononce un discours à l'Assemblée pour refuser la dictature qui lui est offerte.

Avec des hommes que rien ne destinait au métier militaire, noirs, métis, indiens, créoles et même quelques français et anglais, il parvient à faire d'excellents soldats.

Indépendamment de ses qualités de tacticien, il sait profiter de la nature du pays et comprenait quelle guerre il allait mener tout en possédant au plus haut point les dons du commandement. Sa voix rude et nette, son énergie à vaincre la fatigue et la fièvre, son autorité accompagnant, à l'occasion, une finesse d'esprit, en firent de suite le généralissime.

Il réussit, après ses combats victorieux, à obtenir la capitulation du gouverneur de Caracas.

Il entra dans la capitale en grande tenue, devant ses troupes, tenant à la main un bâton couvert d'étoiles d'or, insigne du commandement suprême.

Les cloches sonnent, la fanfare joue. On l'oblige à monter sur un char couvert de lauriers, tiré par douze ravissantes jeunes filles couronnées de fleurs. Sur la grand-place, les notables l'accueillent et lui décernent le titre de « libertador » (libérateur).

L'Espagne ne tolère pas une pareille situation. Arrive alors la plus importante armée constituée par elle pour l'Amérique du Sud. Une artillerie de premier ordre, des vaisseaux à trois ponts surgissent sous le commandement du général *Morillo*.

Comment résister devant des forces si impressionnantes.

La population tremble.

Bolivar se réfugie à la *Nouvelle Grenade*.

Quant à *Miranda*, trahi par des compatriotes chez qui il se croyait en sûreté, livré aux Espagnols, il finit, emprisonné dans un cachot espagnol où il meurt au bout de trois ans, couvert de chaînes.

Bolivar s'efforce, hors du Vénézuela, de rassembler des troupes. Il s'agit de libérer toute l'Amérique du Sud. Avec des hommes résolus, de plus en plus nombreux à la suite des proclamations lancées par lui, il avance comme l'éclair, résiste, prend l'offensive avec tant de fougue que l'armée du roi d'Espagne prend la fuite ; il revient à Caracas où il reçoit officiellement de l'Assemblée le titre de libérateur.

Il suscite l'enthousiasme. Une foule de jeunes recrues se présente. Les nouveaux soldats demandent un emblème pour leur bataillon. « Vous l'aurez après vos preuves au combat » répond-il.

Les jeunes engagés attaquent les Espagnols plus nombreux et mieux armés avec tant d'impétuosité qu'ils les mettent en fuite. La bataille gagnée devant le village d'Aurore, Bolivar leur déclare : « Gardez l'étendard du régiment que vous venez de vaincre, vous vous appellerez dorénavant 'les vainqueurs d'Aurore'. Je suis content de vous ».

Grâce à des paroles de ce genre, Bolivar, à la tête d'une colonne peu nombreuse, mal équipée, peu entraînée, arrivera à l'écrasement des meilleurs troupes régulières du roi *Ferdinand VII*.

Le Vénézuela devenu libre et doté d'une constitution, Bolivar décide la libération de tous les pays sous la domination espagnole.

Un corps de volontaires anglais arrive pour le soutenir.

Il faudra passer par les Andes, réalisation accomplie malgré la difficulté des hauteurs. Bolivar choisit les chemins les plus impraticables, sûr de les trouver moins bien gardés.

Près du pont de *Boyaca* les officiers supérieurs espagnols campent avec le gros des troupes. Par des manœuvres habiles, Bolivar attaque et remporte une victoire éclatante et fait prisonnier une grande partie des occupants avec les généraux et colonels.

Le 10 août 1819, après son entrée triomphale à *Santa Fé de Bogota,* il confisque les propriétés ennemies. Il trouve 600 000 piastres qui serviront à l'organisation de son armée et à indemniser les victimes d'atrocités ennemies et les veuves de ses soldats.

Des rencontres entre le vainqueur et le Général *Morillo,* commandant en chef des troupes espagnoles, évitent l'anarchie.

Il se dirige ensuite avec ses troupes vers l'Equateur où il écrase l'ennemi après une sanglante bataille. Son fidèle lieutenant, le Général *José Antonio de Sucre* se trouve à Quito déjà.

L'Equateur libéré, on envisage une République indépendante avec *La Nouvelle Grenade, l'Equateur, le Vénézuela,* sous le nom de Colombie. Un congrès se réunit sous son portrait avec cette inscription :

Simon Bolivar

Libérateur de la Colombie

A la même époque, un autre personnage luttait aussi contre le joug espagnol : le Général *José de San-Martin.* Il libérait l'Argentine. Puis, avec les gauchos de ce pays et les llaneros péruviens et chiliens, il avait fait la démonstration de ses forces. Il désirait, prenant de l'âge, un repos et souhaitait voir Bolivar parachever ses conquêtes. Les deux chefs se rencontrèrent en Equateur, à *Guayaquil.*

Bolivar lui promet d'achever la libération de l'Amérique du Sud. Le Général de *San Martin* partit alors finir ses jours, tranquille, en France, où il mourut à *Boulogne-sur-Mer.*

Le Pérou, conquis au début du XVIe siècle par *François Pizarre,* souffrait d'une domination espagnole particulièrement cruelle. La population souhaitait ardemment la liberté.

Avec son expérience, Bolivar organise la résistance et constitue une solide armée. Il confie le commandement suprême au valeureux *José Antonio de Sucre* et décide du plan de campagne.

En dépit des difficultés, sans moyens financiers, il forme une brigade de cavalerie qui fait fuir, à *Junin*, l'ennemi.

L'armée espagnole, en présence du vice-roi *La Serna*, s'est déployée dans la plaine d'*Ayachucho* le 9 décembre 1824. Le jeune Général *Sucre* n'hésite pas à passer à l'attaque. Ralliant dix fois ses hommes, ne laissant pas une minute de répit à un ennemi supérieur en nombre, il parvient à gagner la bataille. Au moment où l'adversaire songe à un arrêt pour reprendre des forces, l'infatigable *Sucre*, couvert de blessures, tient à une victoire complète, à la destruction de l'armée espagnole. Il la poursuit jusqu'à sa reddition.

Le vice-roi *La Serna*, ses généraux avec tous les soldats mettent bas les armes. Ils se rendent.

La victoire d'*Ayacucho* mettra fin à la domination espagnole ; Bolivar nomme *Sucre* Grand Maréchal. Le Congrès déclare Bolivar « Père et Sauveur de la Patrie ». Il refuse l'argent qu'on lui offre, n'acceptant que celui destiné à ses hommes. Il demande pour *José de Sucre* une épée rehaussée de pierres précieuses.

Sa popularité s'étend. Aux Etats-Unis, on le place sur le même pied que *Washington*. Paris se souvient de ce visiteur vénézuelien, rempli de charme et d'élégance, qui a su conquérir la gloire universelle.

Le Haut Pérou se constitue en République et demande à s'appeler Bolivie en hommage au libérateur. Ainsi se crée un pays évitant tout heurt entre Péruviens et Argentins qui se détestent. Ses habitants élisent comme Président *José Antonio de Sucre* et donnent à *Chuquisaca*, leur capitale, le nom de *Sucre*. Cette ville de 2 600 mètres d'altitude garde toujours ce nom. De nos jours, elle demeure la capitale constitutionnelle. Mais le gouvernement siège maintenant à 3 658 mètres d'altitude, à *La Paz*, ville la plus peuplée, centre des principales activités.

Seule une garnison espagnole restait dans le port de *Callao*. Elle doit déguerpir devant les forces de libération. La domination de la Péninsule Ibérique a cessé en Amérique du Sud. Pérou et Chili deviennent indépendants.

Les Etats-Unis craignent de se voir entourés en Amérique Centrale de républiques nouvelles. A *Washington*, les journaux répandent mille calomnies sur les intentions de Bolivar.

Bolivar souhaitait une fédération groupant tous les Etats d'Amérique du Sud.

Hélas ! les ambitions personnelles se développent de plus en plus.

Bolivar, déjà épuisé par ses activités débordantes, tombe malade et aspire au repos.

Le gouvernement de la Colombie lui alloue une pension annuelle et viagère de 60 000 pesetas. Mais il ne touchera jamais la moindre somme car le trésor reste vide.

Le Vénézuela se sépare définitivement de La Nouvelle Grenade qui conserve seule le nom de Colombie.

L'Equateur, le Pérou et le Chili constituent trois républiques différentes.

L'anarchie apparaît de plus en plus. Josepf, frère de Bolivar, est assassiné lâchement. *José de Sucre*, révolté par l'hypocrisie et l'absence de reconnaissance vis-à-vis du libérateur, périt bientôt, tué par des criminels cherchant vainement le pouvoir.

Des émeutes éclatent. Bolivar, dont l'intervention est souhaitée ardemment, tombe gravement malade. Le 1er décembre 1830, il se retire dans sa petite maison de *Santa Maria*, amaigri, sans forces.

Un médecin français, le docteur *Révérend*, le soigne et le trouve dans un état désespéré.

Un simple curé de campagne lui apporte les derniers sacrements.

Bolivar, dans son testament, déclare : « Je souhaite la liberté de ma patrie, en faire cesser les discordes ». Il dit au Docteur *Révérend :* « Dans la tombe, ils m'ont mené ».

Le 17 décembre 1830, à une heure de l'après-midi, il quitta ce monde. Son enterrement attira seulement de rares amis et des indiens pauvres. Pour régler les frais de son humble cérémonie, il fallut emprunter de l'argent à des voisins qui le donnèrent de mauvaise grâce.

Bolivar, créateur idéal, méprisant l'or et les honneurs, tirant des forces du néant, réussit à apporter aux habitants d'Amérique du Sud, ce bien si précieux, la liberté.

Henry BAC

Quelques exemplaires du livre du Docteur Philippe ENCAUSSE « Papus, sa vie, son œuvre », édité par Belfond et qui est actuellement épuisé, peuvent encore être trouvés à la librairie située 15, rue du Pré-aux-Clercs, 75007 Paris. Nous remercions Madame Le Rumeur, qui gère le département des stocks chez l'éditeur Belfond, de cette aimable information.

HISTORIQUE DU MARTINISME

par le Docteur Philippe ENCAUSSE (*)

Mgr Jean Bricaud mourut, à Lyon, le 21 février 1934. Ce fut Mgr Constant Chevillon qui lui succéda de 1934 à 1944 ; sous l'occupation allemande, il fut, je le rappelle, assassiné par la milice, près de Lyon, le 25 mars 1944... Nous nous devons tous de saluer la mémoire de ce grand Serviteur, de cet homme de cœur, de cet érudit et de ce martyr qui est et restera l'un de nos plus illustres « Guides Passés ».

Toujours et à propos de la petite histoire, il convient de préciser qu'après le « passage à l'Orient éternel » de Papus (1916), puis de Téder (1918) un « Ordre martiniste et synarchique » fut fondé, en 1918, à Paris, par Victor Blanchard. Outre l' « Ordre martiniste traditionnel », animé de main de maître par Augustin Chaboseau (1931), il y eut, en 1948, un « Ordre martiniste rectifié » dû, lui, à l'initiative de Jules Boucher. Augustin Chaboseau, Victor Blanchard et Jules Boucher se désincarnèrent respectivement en 1946, 1953 et 1955. A noter également l'existence de l' « Ordre martiniste des Elus-Cohen » dont Robert Ambelain fut le Grand Maître à dater de 1943 (donc en pleine occupation hitlérienne) et la création, le 26 octobre 1958, à Paris, de l' « Union des ordres martinistes » qui groupa en toute efficiente et fraternelle amitié Charles-Henry Dupont (« Ordre martiniste-martinésiste », Lyon), Robert Ambelain (« Ordre martiniste des Elus-Cohen ») et... votre serviteur (« Ordre martiniste » proprement dit qui avait repris force et vigueur, à Paris, en 1952, à la suite d'une initiative de Robert Ambelain, initiative à laquelle je me fis un devoir et un honneur d'apporter mon affectueuse et sincère collaboration, d'où la présidence qui me fut confiée à la demande expresse de Robert Ambelain). C'est à lui, je tiens à le rappeler, que nous devons la résurgence de l'Ordre martiniste dit « de Papus » en octobre 1952 à l'occasion du trente-sixième anniversaire de la « mort » de Gérard Encausse-Papus. Sous l'égide de cette très belle « Union des ordres martinistes», une fraternelle symbiose fut réalisée entre les dirigeants intéressés, symbiose qui fut à l'origine de la décision prise ultérieurement — en 1960 — par Mgr Charles-Henry Dupont de confier sa succession à Philippe Encausse pour le martinisme proprement dit et à Robert Ambelain pour l' « Eglise gnostique universelle » (E.G.U.), les « Elus Cohens » et l'Obédience maçonnique connue sous le nom de « Memphis-Misraïm » et dont Papus avait été le Grand Maître, en ce qui concerne la France, avant la guerre de 1914.

Ainsi l'Ordre martiniste dont, pendant l'occupation allemande, la dissolution avait été décidée par un décret du gouvernement de

(*) Extrait de « PAPUS », du Docteur Philippe ENCAUSSE (sa vie, son œuvre). Ed. Belfond, Paris.

∴ ORDRE MARTINISTE ∴



S∴ L∴ A∴ du Phil∴ Inc∴ N∴ V∴ M∴

CABINET
DU
GRAND-MAITRE

Je soussigné Henri-Charles DUPONT, Souverain Grand-Maître de l'ORDRE MARTINISTE (dit "de Lyon"), devenu "ORDRE MARTINISTE -MARTINEZISTE" lors de la création, à PARIS, le 26 Octobre 1958, de l' "UNION DES ORDRES MARTINISTES", successeur du Très Illustre et regretté Frère Charles CHEVILLON, déclare -en présence des Frères Robert AMBELAIN, Philippe ENCAUSSE et Irénée SEGURET, venus à COUTANCES, en mon domicile, ce jour 13 Août 1960, désigner comme mon successeur à la tête de l'ORDRE, à dater de ce jour, le docteur Philippe ENCAUSSE, fils du Très Illustre et regretté Frère PAPUS (Docteur Gérard ENCAUSSE), demeurant à PARIS, à charge par lui de continuer mon oeuvre et de contribuer à l'union martiniste que je désire de tout coeur.

Donné à COUTANCES, le 13 Août 1960

Henri-Charles D U P O N T

H. Dupont

ORDRE MARTINISTE — S ∴ I — LE PRÉSIDENT — SUPRÊME CONSEIL

Témoins :

R. Ambelain S∴I∴

I. Séguret S∴I∴

Ph. Encausse S∴I∴

Vichy promulgué le 2 avril 1942 (1) a repris force et vigueur et compte, de nos jours, un grand nombre d'hommes et de femmes travaillant individuellement ou au sein de « groupes » ou de « cercles » martinistes. Le terme de « loge » n'est plus utilisé dans les rituels de l'Ordre dont j'ai l'honneur d'être le président. De même il n'est plus question de « tenues » pour les réunions rituelles (initiations ou travaux courants) mais, tout simplement, de « réunions ». Il importe, en effet, de ne pas provoquer une possible confusion avec la franc-maçonnerie qui a sa personnalité propre mais dont les longueurs d'ondes ne sont pas les mêmes que celles du martinisme, et réciproquement.

Pour être impartial, honnête, il convient de signaler que présentement il existe de par le monde un certain nombre d'ordres martinistes dont, par exemple, l' « Ordre martiniste traditionnel » animé par Ralph Maxwell Lewis, fils et successeur du Docteur Harvey Spencer Lewis, qui était souverain Légat de l'Ordre, pour les Etats-Unis d'Amérique, depuis 1934 et qui mourut le 2 août 1939. L'administration centrale se trouve donc aux U.S.A., mais l'activité est internationale. Je citerai également l' « Ordre martiniste et synarchique » et aussi l' « Ordre martiniste initiatique » — à filiation russe très ancienne — présidé, lui, par Robert Ambelain. C'est compte tenu de l'existence de divers ordres nationaux tant en France qu'à l'étranger que la mise au point suivante a été faite, en 1978, dans la revue *L'Initiation*, revue fondée en 1888 par Papus et qui est l'organe officiel de l'Ordre martiniste.

NOTE DE LA REDACTION :

Les 27 ans de « règne » de Philippe Encausse sur le martinisme de Papus furent loin d'être faciles. Il réussit cependant à grouper autour de sa personnalité rayonnante, puis à conserver en bonne intelligence des amis sincères, mais très différents et qui se heurtaient parfois assez violemment.

Pendant 17 ans, il partagea le pouvoir (nous sommes tentés de dire le « devoir ») avec Robert Ambelain qui s'occupait des « opératifs », opératif lui-même. Philippe, lui, dirigeait la Voie Cardiaque.

Les opératifs étaient peu nombreux.

L'Union des Ordres Martinistes en 1960 par Charles Dupont, fut pour Philippe, qui était la sincérité même, une grande joie.

En 1969, Robert Ambelain fit paraître un livre : « Le Mortel Secret des Templiers » qui remettait en cause la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il avait perdu la foi et c'était son

(1) En ce qui me concerne j'ai été gratifié d'une perquisition (avec pillage éhonté de la bibliothèque Papus), à mon domicile, à Paris, le 17 août 1942...

droit de l'exprimer... Mais, parmi nous ce fut un choc. Robert se sépara de nous, passa ses pouvoirs à un Italien, le F. Mosca, qui bientôt, mit en sommeil le martinisme opératif.

De ce fait, le martinisme n'eut plus qu'une Voie, la « Voie Cardiaque ».

Mais Philippe vieillissant, lassé de ces combats, sélectionna un jeune martiniste digne de sa confiance et lui passa ses pouvoirs en 1979 : il s'agit d'Emile Lorenzo, l'actuel Grand Maître et Président de l'Ordre Martiniste de Papus.

Celui-ci s'exprimera dans le numéro 4 de notre Revue.

Successeurs de PAPUS à la présidence de l'ORDRE MARTINISTE :

Charles DÉTRÉ (« TEDER »)
(né le 27 juillet 1855
décédé le 26 septembre 1918)
↓
Jean BRICAUD
(né le 11 février 1881
décédé le 21 février 1934)
↓
Constant CHEVILLON
(né le 26 octobre 1880
assassiné par la Milice
le 25 mars 1944, près de Lyon).
↓
Charles Henry DUPONT
(né le 19 février 1877
décédé le 14 octobre 1960)

Philippe ENCAUSSE
(fils de PAPUS, né le 2 janvier 1906)
Résurgence d'octobre 1952

↘ ↙

Philippe ENCAUSSE
auquel Henry DUPONT transmit rituellement
et administrativement sa succession
le 13 août 1960
↓
Irénée SÉGURET
(de 1971 à fin 1974)
↓
Philippe ENCAUSSE
(depuis le 1er janvier 1975)
décédé le 29 juillet 1984
↓
Emilio LORENZO
(depuis 1979)



MIEUX CONNAITRE NOS AUTEURS...

Aujourd'hui :

Robert AMADOU

On ne présente pas Robert Amadou qui, depuis 30 ans, nous fait bénéficier de son érudition et de sa connaissance de Louis-Claude de Saint-Martin, qu'il nous a rendu compréhensible au fil des années où parurent dans l'*Initiation* des articles, encore tout récemment, en 1989.

Robert est là, en soutane, sa barbe blanche étalée sur sa poitrine, attentif. A ses côtés son épouse Catherine, non moins attentive.

LA RÉDACTION. — Nous avons ouï-dire que tu as fait ta première conférence à 22 ans... Est-ce vrai et sur quel sujet ?

ROBERT. — Le titre était : « *Un grand méconnu, l'abbé Paul Lacuria, le Pythagore français* ». Mais c'était le 7 mars 1943 et j'avais 19 ans. Paul Le Cour, l'homme d'Atlantis, me l'avait demandée. Il m'avait fait connaître le génial abbé Lacuria. Je ne l'ai jamais quitté, pas plus que je n'ai oublié les deux hommes qui ont orienté ma carrière, au début : Paul Le Cour — il y avait du prophète en lui —, et Robert Ambelain, mon « premier maître », par excellence, comme Saint-Martin disait de Martines.

LA RÉDACTION. — Nous savons aussi, par une conversation récente, que tu t'es mis à l'étude de l'Astrologie à 14 ans. Dans quel but, que cherchais-tu, si jeune ?

ROBERT. — A quatorze ans, je cherchais à me rapprocher de Dieu, à le connaître... (On m'a appris plus tard que cela peut

s'appeler *la Gnose*). Ma démarche était philosophique et spirituelle, dévote et intellectuelle. (J'étais chez les Jésuites et, un an plus tôt, j'avais rencontré l'Eglise Syrienne d'Antioche). L'astrologie m'a donné la dimension théosophique. Tout a commencé avec la découverte, à l'étalage d'un libraire aujourd'hui disparu, du petit livre de René Trintzius *Je lis dans les Astres*. Ma tante m'offrit les éphémérides de Choisnard... Je n'ai jamais cessé de pratiquer l'Astrologie, à toutes fins utiles, y compris les plus quotidiennes et les plus hautes. L'Astrologie touche à tout et l'on touche à tout par l'Astrologie.

LA RÉDACTION. — C'est très intéressant... Mais, autre chose : à quel âge, à quel moment de ta vie, dans quelles circonstances as-tu « rencontré » Saint-Martin ?

ROBERT. — En 1941 ou 1942, je ne saurais dire, j'ai aperçu, dans la librairie Chacornac, le numéro *d'Atlantis* consacré à Louis-Claude de Saint-Martin. Ce fut le choc et le commencement d'une liaison sans pareille. En 1942, Robert Ambelain me donna l'initiation martiniste de Papus et de Chaboseau, qu'il avait lui-même reçue d'Henri Meslin et de Georges Lagrèze. Je suis profondément martiniste.

Je voudrais ajouter une anecdote à laquelle je tiens : en classe de septième, au collège, notre professeur, Monsieur Taffoireau, nous lisait un roman d'aventure et d'émotion intitulé : *Rouget le braconnier*. Cette lecture frappa très fort mon cœur et mon imagination. Au point que je serais capable de t'en raconter aujourd'hui, à 67 ans, bien des épisodes. L'auteur, je n'en avais pas retenu consciemment le nom. Il y a quelques années, j'ai voulu relire *Rouget le braconnier*. L'auteur s'appelle Saint-Martin !... Comme le Seigneur agence les choses pour parvenir à ses fins !... Les mécanismes, les déterminations sont psychologiques ; la surdétermination, la finalité est providentielle.

LA RÉDACTION. — Quelques-uns d'entre nous ont eu en main des ouvrages de Louis-Claude de Saint-Martin dans le texte original du XVIIIe siècle, c'est vraiment difficile de lire le style ampoulé de l'époque, qui oblige à revenir en arrière, pour comprendre le sens d'une phrase... Nous sommes heureux de ton aide...

ROBERT. — Bien sûr, je vais commencer par dire qu'il vaut la peine de faire un effort pour lire Saint-Martin dans le texte. Mais j'irai plus loin. Oui, l'écriture de Saint-Martin, sans être vraiment ampoulée, déroute le lecteur moderne. Paradoxalement, le style bizarre de Martinès, on s'y accoutume mieux. De toute façon, il est impossible de comprendre le fond des ouvrages de Saint-Martin, si l'on n'a pas d'abord étudié et assimilé autant que possible, le *Traité de la Réintégration des Etres*.

Cela dit, c'est parce que je crois l'enseignement du martinisme très haut et très secourable que je m'efforce d'aider à transmettre le message de Saint-Martin : « Faites place à l'esprit » et voici des moyens. Je le publie, je le traduis, je le résume, je le commente,

dans la ferveur et l'amitié. Je tâche de le perfectionner aussi en complétant ou en corrigeant la doctrine, quand il y a lieu selon l'orthodoxie gnostique.

LA RÉDACTION. — Tes travaux t'ont conduit à considérer Louis-Claude de Saint-Martin comme le *vrai* père du martinisme et à inciter tes lecteurs à suivre sa doctrine, à la fois douce et sévère, car l'amour du Christ et celui du prochain, n'est pas facile, ni naturel dans ce rude et matérialiste XXe siècle ?

ROBERT. — Martinisme a quatre sens, je ne me lasserai pas de le répéter : L'Ordre des Elus-Cohen de Martines ; le Régime Ecossais rectifié dans la Franc-Maçonnerie ; les disciples indépendants de Saint-Martin ; enfin les membres d'un Ordre dit « Martiniste » ! Un ordre martiniste, c'est, pour Papus une « Chevalerie Chrétienne ». Son enseignement spécifique est celui du Philosophe inconnu. La vocation du martinisme, de l'Ordre Martiniste, c'est de respecter la définition de Papus et de l'appliquer selon Saint-Martin. Ce n'est ni facile, ni naturel d'aimer le Christ et son prochain, ni en martinisme, ni ailleurs. Mais Platon disait « Tout ce qui est beau est difficile » et la nature, le naturel attend de l'homme qu'il la transfigure avec la grâce de Dieu. La tâche est aujourd'hui particulièrement urgente et particulièrement pénible. Il ne faut que s'y mettre, ne pas désemparer, et voilà tout ! Le lendemain aura soin de lui-même et Dieu pourvoira à tout.

LA RÉDACTION. — De l'œuvre entière de Louis-Claude de Saint-Martin, quel est l'ouvrage qui a tes préférences et, mieux encore celui dont tu recommandes la lecture pour débuter... Ça fait deux questions ?

ROBERT. — Deux questions mais une seule réponse : *Le Nouvel Homme.* C'est un manuel de vie intérieure tout à fait pratique. Il expose l'ésotérisme à vivre de chaque stade de la vie du Christ, il décrit la conception, la naissance, la croissance, le ministère du nouvel homme en passe de devenir homme-esprit. *Le Nouvel Homme* pour débuter et pour finir (avant de laisser là tous les livres !).

Peut-être, avant de s'y lancer et de le pratiquer pourrait-on prendre une première idée de Saint-Martin avec ses *Dix Prières* et avec le choix de ses *Maximes et Pensées* (*).

LA RÉDACTION. — Merci d'être venu, de t'être plié à nos questions et d'y avoir aussi complètement répondu !

(*) On peut trouver ces trois ouvrages conseillés à *la Table d'Emeraude,* 21, rue de la Huchette, 75005 Paris.

Robert AMBELAIN, né en 1907, était et est encore un excellent écrivain. Ce petit article vous donnera la preuve de son style incomparable...

MARTINEZISME et MARTINISME (*)

par AURIFER, S.I. (R. AMBELAIN)

« ... *Détruisez ce* Temple, *et je le rebâtirai en* trois jours... »

(Marc : XIV.)

« *L'*Ame véritable *de la Franc-Maçonnerie se doit dépeindre, non pas d'après les hommes enrôlés sous sa bannière, mais bien d'après la* Tradition *dont elle entend se prévaloir.* »

(C. Chevillon : « Le vrai Visage de la Franc-Maçonnerie ».)

Le Temple de Salomon, merveille de la Jérusalem antique, exécuté sur l'ordre de ce roi selon les instructions et d'après les schémas mystérieux reçus de David son père, par l'architecte Hiram et les compagnons-constructeurs des Corporations tyriennes, fut construit à l'image de l'Homme-Archétype et à celle de l'Univers. « Etudier le symbolisme secret du Temple, c'est étudier l'un et l'autre. »

Tels sont à ce sujet les enseignements secrets des Elus-Cohen, résumés dans la pièce n° 3 du manuscrit 5475 de la Bibliothèque de Lyon.

Le Temple est donc un élément ésotérique et prophétique permanent. Il porte en lui les *schèmes* de son propre destin relatif, reflet du Destin Eternel de l'Homme et du Cosmos.

Il s'identifie à eux par l'analogie qui les unit, Microcosme emblématique du Macrocosme, véritable miroir de pierre où s'est miré l'*Architecte Primitif : Adam-Kadmon.*

Et au stade second, les cinq Objets essentiels du Sanctuaire que sont le Chancelier hebdophore, la Mer d'Airain, l'Autel des Holocaustes et celui des Parfums, la mystérieuse Arche du Témoignage, ces cinq Objets aux redoutables consécrations, ne sont que les Symboles, Pantacles à trois dimensions, *Centres théophores,* des Cinq « Apparences » (les *Personna* du christianisme latin), de l'Ancien-des-Jours de la Kabale, les Attributs mystiques et théurgiques du Nom Essentiel : *Ieshouah,* le Grand Nom de Cinq Lettres.

(*) Extrait du n° 2, 1953.

C'est dire que, pour comprendre l'ésotérisme secret du Temple, pour réaliser l'ascèse des courants idéologiques qui véhiculèrent ce mot fatidique, véritable *nom-de-pouvoir* bien avant notre ère, et pour atteindre l'enseignement ultime de l'*Initiateur Eternel* qui s'identifia à lui, il faut avoir soi-même *vécu occultement* sa construction, sa ruine et sa résurrection symboliques.

Cela, *seul, un Maître-Maçon le peut,* qui *connaît l'Accacia* et son symbole, qui, mort dans les ténèbres du Hikal, avec Hiram, comme Hiram, s'est relevé, *deux-fois-né,* dans toute la gloire du Debhir illuminé, *avec l'Etoile,* et *avec le Maître.* Cela, un profane l'ignorera toujours parce qu'il ne l'aura pas psychiquement vécu.

Mais, de même que pour comprendre l'ésotérisme du Temple de Jérusalem il faut avoir vécu la mort et la résurrection d'Hiram, de même pour accéder à la connaissance du Temple Célestre, il faut le réaliser en soi-même, et vivre théurgiquement sa reconstruction et sa défense. *Martinez de Pasqually n'a pas enseigné autre chose.*

Martinistes et Martinézistes sont donc bien frères en esprit. Mais le premier est un spéculatif, et le second est à la fois un spéculatif et un opératif.

Tel le second Architecte du Temple, ce *Zorobadel* énigmatique qui ombre de sa légende et de son nom un de ses hauts-grades, le Martinéziste « opère » à la fois sur lui-même et sur l'Univers par le canal de ce Plasma Cosmique qu'est l'*Ether Astral,* à qui Platon attribuait déjà pour image le *Dodécaèdre, symbole de la Cité Sainte.* Ce faisant, le Cohen œuvre à la reconstruction et à la défense de cette dernière, ésotérique image de l'*Homme Collectif,* du troisième Temple dont le CHRIST, ou « Réparateur », est le nouvel Hiram, l'*unique Architecte.* Et cette Cité Mystique a nom *Ionah,* la « *Grande Communion des Saints* ».

Là où le profane ne voit donc qu'une école de magie, là où le rationaliste ne voit qu'une mystique d'un autre âge, le véritable Martiniste peut rencontrer alors la justification de cette parole du *Philosophe Inconnu,* qui, vers les dernières années de sa vie, comprit enfin la profondeur de pensée de son Maître :

« Je suis même tenté de croire que M. de Pasqually, dont vous me parlez, et qui, puisqu'il faut vous le dire, était notre maître, avait la « *clé active* » de tout ce que notre cher Boehme expose en ses théories, mais qu'il ne nous croyait pas en état de porter encore ces hautes vérités... Il résulte de tout ceci que c'est un excellent mariage à faire que celui de notre première Ecole et de notre ami Boehme. *C'est à quoi je travaille,* et je vous avoue franchement que je trouve les époux si bien partagés l'un et l'autre, *que je ne sais rien de plus accompli...* »

Et le Philosophe Inconnu écrivait ces lignes en 1796, soit six ans après avoir démissionné de tous les Ordres maçonniques et des Elus-Cohen eux-mêmes...

C'est dire que sa Pensée, *demeurée vivante* pour ses nombreux disciples, trouve encore au sein des derniers Martinézistes, un écho fidèle, et qu'il faut souhaiter que les « lumières » symboliques de leurs cercles opératoires brillent encore longtemps...

Sans doute le martinézisme opératif demeurera longtemps une énigme pour le rationaliste (nous disons « longtemps », et non toujours...). Mais le rationaliste est-il certain de posséder la vérité absolue ? C'est ici qu'il convient de se souvenir de l'axiome du plus gnostique des Apôtres : Saint Paul. « ...*Et la Foi n'est que la substance des choses espérées...* ».

Pour le disciple de Martinez de Pasqually, il arrive au bout de peu de temps que la manifestation fulgurante déclenchée par une « opération » lui démontre, par elle-même et ses déroulements secondaires successifs dans le temps, que ni l'autosuggestion, ni le subconscient, ne sont à la source des phénomènes hyperphysiques ou praeternaturels qu'elle constitue. Dès lors en possession d'une certitude, celui que Martinez de Pasqually nommait, en son étrange vocabulaire, un « *Mineur Spirituel* » (1) devient un « *Mineur Réconcilié* ».

Et l'Ame qui quêtait la Lumière est, désormais correctement *orientée,* sur le chemin de l'*Adeptat*...

(1) Du latin *minor* (petit) et*spiritus* (esprit). Cette expression désignait, pour Martinez de Pasqually, l'esprit en tutelle, l'Ame déchue, soumise aux Archontes. Quant au second terme, il vient du latin *concilio* (assembler, réunir) et *reconcilio* (ramener, établir). Le Mineur Réconcilié était l'opérateur ayant réalisé un *commencement de réintégration.*

Georges CREPIN fut le premier « Administrateur » de la Revue. C'était un industriel très généreux et c'est grâce à lui que la Revue « Initiation » put paraître... Il aidait dans une large mesure. Philippe s'est vraiment appuyé sur lui.

DE LA CONNAISSANCE A L'AMOUR... (*)

par Georges CREPIN

Il faut d'abord se garder de confondre la Connaissance proprement dite avec ce que l'on désigne couramment sous le vocable de « Science ». En effet, on peut être un savant estimé, « un homme de science » accompli, sans pour cela posséder la Connaissance.

Les sources originales et réelles de la Connaissance ne sont pas les livres ; c'est la vie même, la pensée, l'expérience, le sentiment, l'action personnelle. Sans l'expérience de la vie, les livres sont comme la pluie et le soleil tombés sur un sol que nulle charrue n'a ouvert.

La vraie Connaissance a de vivantes racines au fond même de la pensée. L'acquisition intellectuelle indépendante des livres n'est pas un simple enseignement ; c'est une réelle assimilation (avec l'extérieur) opérée sur un organisme vivant.

On peut connaître sans comprendre mais être sensibilisé par l'Amour ce qui reviendrait à penser, comme je le crois, que la Connaissance pourrait être subordonnée à l'Amour. « Cet Amour divin, a écrit Papus, est fonction des adaptations cardiaques : c'est un Amour intérieur, *ésotérique* qui se traduit à l'extérieur par l'illumination du cerveau par le cœur, par la pratique du dévouement et de la charité. »

La Connaissance avec un grand « C » est, à mon humble avis, une qualité non pas du simple Initié mais bien de l'ADEPTE. Le savoir recueilli par les connaissances acquises dans les différentes initiations constitue la Connaissance qui est fonction des qualités de l'Initié possesseur d'adaptations cardiaques plus ou moins élevées, les connaissances livresques ne venant donc en aide que comme le soleil et la pluie si la charrue a ouvert le sol ; et c'est alors que pourra s'y associer l'Amour déjà né chez le sujet Initiable.

« Papus » que je considère personnellement comme l'un des Initiateurs les plus grands, a d'ailleurs précisé :

(*) Extrait du n° 1, 1958.

« Le véritable ésotérisme est la science des adaptations car-
« diaques. Le sentiment est seul créateur dans tous les plans, l'idée
« est créatrice seulement dans le plan mental humain, elle n'atteint
« que difficilement la nature supérieure.

« La Prière est le grand mystère et peut, pour celui qui perçoit
« l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir
« les plus hautes influences en action dans le Plan Divin. »

Il est de fait que la Prière est un Acte d'Amour. On se présente comme on est, comme on aime, et *il n'est pas besoin d'être éloquent pour être exaucé :* il suffit d'Aimer. Les humbles, les simples, aiment et ne sont généralement pas bavards ; ils « parlent avec leur cœur » qui est Amour et qui s'ouvre pour recevoir les bienfaits du feu et de l'eau, éléments connus de tous les Initiés.

Si, toujours avec mon Maître Papus, nous analysons le symbole du Sphinx, nous constatons, pour ce qui est de la forme, que le Sphinx, tel qu'il est venu de Chaldée, se composait des éléments suivants :

Une Tête humaine, des ailes d'Aigle, des griffes de Lion, des flancs de Taureau, éléments correspondant à certaines caractéristiques de l'Homme et aux analogies hermétiques résumées par la formule de conduite intellectuelle et morale qui a guidé les *Initiés* de toutes les écoles depuis la plus haute antiquité : Savoir (l'Aigle) — Oser (le Lion) — Vouloir (la Tête humaine) — se Taire (le Bœuf). Et Papus d'insister sur le fait que la Tête humaine qui est le symbole du tempérament bilieux et de la volonté réfléchie, de la Raison qui domine et qui arrête les impulsions instinctives du Bœuf, animiques du Lion, enthousiastes de l'Aigle, et qui ramène le tout à l'unité de la Conscience éclairée par l'esprit, relève plus spécialement du domaine spirituel et *affectif*, la formule « Vouloir » qui la caractérise devant être prise dans le sens de VOULOIR en AIMANT. Nous retrouvons donc ici encore l'Amour, cette qualité chère, entre autres, aux Chevaliers Rose-Croix.

Le problème posé : « *De la Connaissance à l'Amour* » devrait donc, quant à moi, être inversé dans ces termes et je ressens au plus profond de moi-même que l'Amour est l'élément majeur. C'est de l'Amour, en effet, que résultent la pitié, la miséricorde, la bonté, la charité, la notion du devoir et c'est par les qualités d'Amour que s'acquièrent les valeurs de la Connaissance.

Robert DEPARIS (1904-1977) fut un fidèle compagnon de Philippe. D'allure sérieuse, austère même, il s'illuminait souvent dans un sourire discret...



LA VIERGE MARIE (*)

par Robert DEPARIS

Il est d'usage, dans certaines de nos assemblées martinistes, de réciter à l'issue de nos réunions l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique.

La première de ces prières nous est bien connue, nous savons son importance, qui découle de sa divine origine et de nombreux commentaires en ont été faits : pour ne citer que ceux-là, Papus et Sédir, ces deux Maîtres à penser... et à prier (auxquels je me réfèrerai souvent dans le cours de cet exposé) ont écrit sur le Pater des pages magnifiques.

Sédir a parlé quelque peu de la Salutation Angélique, d'anciens auteurs religieux ont fait aussi des développements assez dithyrambiques, mais d'une façon générale cette prière, qui par son importance se place pourtant immédiatement après l'Oraison Dominicale, fait un peu figure de parente pauvre ; on ne lui fait pas le

(*) Extrait du n° 1, 1967.

sort qu'elle mérite et, dois-je le dire, je ne suis même pas absolument certain qu'elle trouve pleinement sa justification dans l'esprit de tous nos Frères, ou tout au moins, dans celui de tous les nouveaux initiés.

Or, pour qu'une prière porte vraiment ses fruits, il ne suffit pas qu'elle soit prononcée par les lèvres : il faut aussi que l'esprit y participe, ce qui n'est possible que si la formule a été préalablement « pensée ».

C'est pourquoi j'ai considéré, en accord avec notre Frère Président, qu'il ne serait pas inutile que nous réfléchissions ensemble pendant quelques instants sur le contenu de l'Ave Maria.

Il ne s'agit en effet que de simples réflexions, car je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet à la vérité très vaste et encore moins celle de dogmatiser : que mes propos aient pour vous une valeur d'utile suggestion, qu'ils soient le point de départ d'un fraternel et fructueux échange de vues et mes ambitions les plus hautes, seront largement dépassées.

⁂

Avant de vous parler de la Salutation Angélique, il me faut, en bonne logique, vous présenter Celle à qui s'adresse cette prière. Mais, comme l'a écrit Sédir, « c'est une tâche écrasante que de parler de la Vierge ». Ecrasante pour lui, cette tâche l'est bien plus encore pour moi, aussi me bornerai-je à rappeler le minimum de ce qu'il est nécessaire de connaître pour fixer le point de l'Invisible vers quoi se tend notre pensée quand nous disons l'Ave Maria.

Du point de vue historique, nous savons qu'au moment de l'Annonciation, Marie est une très jeune fille de moins de quinze ans.

A partir de la naissance de son Fils, on pourrait dire paradoxalement qu'elle ne se signale que par son effacement : elle n'apparaît en quelque sorte, qu'au second plan dans certains épisodes de l'Evangile, mais nous la retrouvons à la place d'honneur, Mère douloureuse, au pied de la Croix.

D'après la Tradition, c'est à soixante-trois ans, alors qu'elle vit dans la maison de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qu'elle est élevée vers le Ciel sans que son esprit ait été séparé de son corps.

Ainsi peut se résumer l'humble vie terreste de cette créature que l'Eglise catholique honore pourtant d'un culte d'hyperdulie, c'est-à-dire supérieur à celui qu'elle voue à tous les autres saints.

Tout cela est vrai, certes, mais à moins que de s'en tenir au niveau du petit catéchisme, nous sentons bien qu'il y a « autre chose » et qu'en cette matière comme en beaucoup d'autres, le visible nous cache l'Invisible dont il est la manifestation.

Essayons donc de lever un coin du voile et, pour commencer, faisons appel à Papus.

Ce dernier nous dit, parlant du Christ, de la Vierge et des Apôtres : « Toutes les manifestations terrestres qui ont présidé à la naissance du christianisme sont des personnes du plan céleste ».

Puis, de façon plus explicite encore : « Ne pas voir l'existence, comme individualité *céleste* de la Vierge de Lumière, du Christ et des autres Principes, c'est s'arrêter en route ».

Ne nous arrêtons donc pas en route et cherchons, suivant nos modestes possibilités à nous représenter cette « individualité céleste » de la Vierge.

C'est Sédir, maintenant qui va nous y aider.

Il écrit en effet : « La vie de l'Absolu, les êtres qui le peuplent, les activités qu'il déploie, les phénomènes qui s'y déroulent, tout cela c'est le Verbe. La Vierge éternelle est... comme la substance même de ce royaume... *Le Seigneur et Elle préexistent à la Création*... Le Verbe donnant la Vie à la Sagesse et la Sagesse nourrissant le Verbe ».

Et, plus loin : « Avant que les mondes soient, avant que l'abîme se creuse et que le firmament s'élève, le Père se contemplait dans la Sagesse ».

Cette « Sagesse » dont le nom revient souvent sous la plume, Sédir l'identifie à la Vierge en nous disant qu'elle est la collaboratrice du Créateur et que, dans l'une de ses fonctions, elle est « la Nature Naturante ».

Or, il est dans le Livre de la Sagesse (Ancien Testament) deux textes, incorporés d'ailleurs par l'Eglise catholique, respectivement à la messe de l'Immaculée-Conception et au Commun de la Vierge-Marie, qu'il est intéressant pour notre recherche de rapprocher de la thèse de Sédir.

C'est en premier lieu, au chapitre VIII des Proverbes, le texte suivant :

« Le Seigneur m'a possédée au début de ses voies, avant de faire quoi que ce soit. J'ai été établie dès l'Eternité... avant que la Terre fut créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue... Lorsqu'Il préparait les Cieux, j'étais là ; lorsqu'Il posait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui... ».

Puis, en second lieu, au chapitre XXIV de l'Ecclésiastique : « Dès le commencement et avant tous les siècles, j'ai été créée et jusqu'à l'Eternité, je ne cesserai pas d'exister ».

Toujours à propos de la Sagesse, il est écrit dans le Zohar : « La Femme divine est la petite Hochmah (petite sagesse) par rapport à l'Autre (grande Sagesse, le Christ) ».

Et dans l'antienne « Ave Regina » la Vierge est saluée par ces mots « Salve Radix... » c'est-à-dire, littéralement, « Salut, *Racine* ».

Ce dernier mot en nous montrant la Vierge comme un point de départ, un commencement, une base nous ouvre une voie dans laquelle nous avancerons en nous appuyant sur Paracelse qui a dit : « ...lorsque le monde fut créé, l'Esprit de Dieu était porté sur les Eaux... l'Eau fut créée avant toute chose et c'est d'elle que furent produites toutes les créatures de l'Univers, animées et inanimées ».

Il s'agit ici de cet élément subtil, de cette « Eau qui ne mouille pas les mains » dont parle le Cosmopolite et dont parle aussi le Maître Philippe lorsqu'il dit : « Avant de créer la Matière, Dieu le Père créa d'abord une essence plus subtile, plus pure que ce que nous appelons matière ».

Ici il est intéressant de noter que le Chanoine Crampon, dans une annotation à sa traduction (très orthodoxe) de la Genèse, dit que le verbe « créer », réservé à Dieu, n'exclut pas l'idée d'une substance préexistante.

C'est donc à partir de cette essence subtile que va s'effectuer la Création. Ce processus cosmologique se retrouve d'ailleurs dans toutes les théogonies et Marquès-Rivière, dans son ouvrage sur « Le Yoga tantrique hindou » évoque Prakritî, principe plastique universel féminin, la Mère, l'Isis, la Vierge Eternelle, la substance primordiale, le support de toute manifestation ».

« L'individualité céleste de la Vierge » va maintenant se préciser si nous rapprochons de tout ce qui vient d'être cité, cette opinion du Maître Philippe, qui en est comme le résumé : « La Vierge est la Nature, ou mieux la Création entière, et la Sagesse est l'étincelle divine qui constitue l'Ame supérieure de cette Entité merveilleuse qu'est la *Vierge Universelle* ».

Par conséquent, cette essence subtile, cette Eau qui ne mouille pas les mains, ce principe plastique universel féminin, c'est la prima materia des Alchimistes (le radical de materia est « mater », *mère*) c'est la Nature Naturante des Kabbalistes, c'est celle dont il est dit dans le Zohar : « Avec cette femme sont réunies toutes choses qui sont au-dessous ; elles reçoivent d'Elle leur nourriture et d'Elle elles reçoivent la bénédiction et Elle est appelée *La Mère de toutes* ». C'est en un mot la Vierge céleste, la Vierge de Lumière, la Vierge Universelle de Sédir, de Papus et du Maître Philippe.

Maintenant que nous connaissons la Vierge céleste, nous possédons la clé qui va nous permettre d'identifier définitivement et de mieux comprendre ce qu'est la personnalité de Marie, Mère de Jésus, la Vierge terrestre... Et je n'hésite pas à solliciter une fois encore le Maître Lyonnais qui va nous éclairer en une seule phrase d'une merveilleuse simplicité : « Cette Vierge Universelle, sur l'ordre de son Créateur prit un corps de femme, car seule la Vierge Universelle, Reine de toutes les créatures, Pure dans son Essence, pouvait donner un corps et servir de Mère au Verbe s'incarnant pour se révéler aux hommes ».

Exposé qui avait été présenté au Groupe Martiniste Saint-Jean, Collège de Paris.



Philippe Encausse et Irénée Seguret revenant de la réunion annuelle sur la tombe de PAPUS au Père Lachaise

Irénée SEGURET, expert-comptable, fut l'ami fidèle de tous les instants pour Philippe ENCAUSSE.

LA PAIX DU CŒUR (*)

Dans la magistrale préface qu'il a écrite lors de la réédition en 1900 du « Tableau Naturel » notre toujours vivant Grand Maître Gérard Encausse « Papus » s'adressant à tous les Martinistes a donné, entre autres enseignements les plus précieux pour ceux qui s'engagent sur la Voie, les deux paragraphes suivants :

« C'est, en effet, quand l'homme s'est rendu compte que les « clefs de la science actuelle sont les simples *"clefs d'argent"* dont « parle Claude de Saint-Martin et que les *"clefs d'or"* sont en « nous et non dans les livres, c'est quand l'homme a l'entière « conscience de son infériorité que se lève le "voile d'Isis" et « que l'Illuminisme vient récompenser le courage dans les épreuves, « l'humilité réelle et la confiance inébranlable en l'assistance du « Réparateur. »

« Alors la Science terrestre s'évanouit brusquement dans la « vision intense de la Science Intégrale, immédiatement perçue ; « alors s'éloigne bien loin ce monde d'injures, de luttes et de « calomnies quand on atteint le plan où le Pardon et la Pitié « prouvent la *Paix du Cœur.* »

Cette Paix du Cœur dont nous parle Papus est donc liée à l'accession à certain plan. Il est donc intéressant pour nous de la définir, d'en connaître les approches pour mieux l'acquérir.

En quelques mots on peut dire qu'elle est le point où s'équilibrent parfaitement tous les sentiments contraires et où leur jonction se fait en un acte d'amour.

Car la Paix du Cœur ne veut dire ni une absence d'intérêt ni une insensibilité, ni une inertie pour ce qui nous entoure.

C'est le contraire qui est vrai : la Paix du Cœur se traduit par une disponibilité permanente de l'esprit pour les tâches sérieuses de la vie confiées à chacun de nous selon ses possibilités, dont il est responsable et dont il rendra compte un jour.

Avoir la Paix du Cœur c'est aussi supporter avec sérénité les épreuves qui nous sont envoyées.

Dans l'épreuve, comportons-nous comme le Poverello d'Assise.

Deux ans avant sa mort, Saint François fut, dit-on, affligé par des souris et des rats qui le tourmentaient à tel point qu'il ne pouvait ni prier ni reposer. Il s'en ouvrit un soir à Dieu et au

(*) Extrait du n° 1, 1972.

terme d'un entretien il lui fut répondu : « Mon frère, réjouis-toi dans tes infirmités et afflictions et sois aussi tranquille que si tu étais déjà en mon Royaume ».

Rempli de joie, Saint François dès le lendemain composa le Cantique du Soleil qu'il apprit à ses frères.

Faisons-en de même, chers Amis, avec les souris et les rats qui accompagnent chacun de nous. Remercions-les d'exister et d'être les artisans de notre évolution et de progrès que sans eux nous ne ferions pas.

La Paix du Cœur est donc aussi le résultat d'un travail en profondeur sur soi. Ne pensons pas à ce que devraient être les autres. C'est oublier notre condition personnelle et nous laisser prendre à un piège qui remet constamment en question notre progression. Si l'animosité (ou un autre sentiment négatif) émerge en nous, pensons plutôt à ce que nous ne sommes pas et que nous devrions être.

Dans cette situation nous disposons des deux tranchants d'un même glaive : celui de la douceur pour autrui, celui de la fermeté pour nous-même. La douceur n'est pas faiblesse mais force vraie, la fermeté n'est pas violence ou entêtement mais force disciplinée. Ni l'une ni l'autre ne sont négatives : une apaise et l'autre soutient.

Que tous les Martinistes et tous les amis qui nous accompagnent développent l'une et l'autre de ces vertus pour leur plus grand bien et celui des autres hommes leurs frères.

Si nous savons que sans l'aide du Ciel et le secours de nos Maîtres Passés nous ne pouvons rien, nous savons aussi qu'avec leur aide nous pouvons tout pour servir l'idéal Martiniste.

Le Martinisme est pour nous la plus belle des causes parce qu'il nous apporte la plus belle des promesses : celle de notre réintégration.

Ne nous laissons pas décourager par le chemin à parcourir, que ce soit au contraire pour chacun de nous un stimulant qui l'incite à aller d'un bon pas vers un avenir que nous savons merveilleux.

La « Chambre de Direction » de l'Ordre, notre Grand Maître d'Honneur Philippe Encausse et moi-même, souhaitons que vous fassiez, en 1972, sur la Voie où nous sommes tous engagés, de fructueux travaux spirituels.

Toute mon affection vous accompagne.

Irénée SEGURET



PHILIPPE......

Sa bienveillance, sa compréhension, sa charité, son humilité et cette merveilleuse prescience des événements à venir ou de l'état de santé d'un être qu'il voyait pour la première fois...

Le fonds de son être était fait de bonté généreuse. Chaque martiniste particulièrement le sait.

Un jour Philippe m'avait dit : « Tu sais écrire, fais un article distrayant pour notre Revue parfois un peu sévère ».

Chaque fois qu'il m'en a demandé un je lui ai obéi avec joie.

Mais comment ai-je connu Philippe ? Depuis des années d'épreuves (deuils, divorce, etc.) mon frère Lucien Servantie et moi allions dans des cercles fermés chrétiens où on nous invitait. Dans l'un, la propriétaire était une charmante dame âgée veuve d'un colonel. Or, elle avait, pendant ces réunions, « des voyances ».

Soudain, elle apercevait, derrière l'un ou l'autre, Jeanne d'Arc, la petite Sœur Thérèse, et chaque fois entrait un nommé Papus... Nous étions 5 ou 7 invités. A la fin nous avions droit aux agapes : une tasse de chicorée qu'il fallait boire.

En sortant, Lucien et moi-même riions de ce nom bizarre : « PAPUS », que la colonelle disait avoir connu. Nous ne posions pas de questions et elle ne donnait pas de détails. A chaque séance mensuelle, les mêmes personnages revenaient.

J'habitais alors Chennevières-sur-Marne, et mon frère, Paris. Un jour, invités par Mlle Jeanne Guesdon, merveilleuse femme à la tête alors de l'A.M.O.R.C. à Villeneuve-Saint-Georges, où elle vivait avec sa vieille maman, nous sommes allés à la Salle de Géographie.

Le conférencier était un docteur nommé Philippe Encausse, qui devait parler de son père, le Docteur Gérard Encausse. Comme d'habitude, nous étions, mon frère et moi, au premier rang, très attentifs.

C'était très intéressant et, soudain, le conférencier dit : « Mon père Papus » ; nous nous poussons du coude : « Ça, alors ? » dis-je. Le Docteur Philippe Encausse parle d'un livre rare, écrit par son père, livre cher à cette époque.

A la fin de la conférence, le docteur descend de l'estrade, attendant ses amis. Nous allons vers lui et je dis : « Nous connaissons une dame, veuve du colonel X, et nous pensions qu'elle avait des visions, lorsqu'elle voyait un nommé Papus ».

« Mais pas du tout, me répond le conférencier avec vigueur, cette dame a très bien connu mon père, elle n'a pas de visions, comme vous dites, elle le voit réellement ! ».

Moi : « Le livre dont vous parlez, j'aimerais bien l'acheter...

— Quelle est votre profession ?

— Artiste dramatique...

— Bon, alors, fauchée ! Donnez-moi votre adresse, si je le trouve d'occasion, je vous l'enverrai ».

Je lui donne ma carte de Chennevières-sur-Marne, et je reçois un questionnaire, très embarrassant, pour une éventuelle entrée dans le Martinisme. J'y réponds avec franchise, seule difficulté : le « nomen ésotérique ». Je ne savais pas ce que cela représentait. Je vais chez une amie voyante, d'une grande pureté : Simone Ambulant, devenue martiniste par la suite. Cette amie voit deux hommes : Papus et Oswald Wirth qui se tournent le dos.

Oswald Wirth dit : « Je lui donne le nom d'Ishtar, ma déesse préférée ».

Papus ajoute : « Elle seule peut le porter ».

Toutes deux, mon amie et moi, acceptons ce nom d'Ishtar et j'envoie ma feuille complétée à Philippe Encausse.

Quelques mois après, je fus reçue dans l'Ordre et je dirige maintenant et depuis longtemps un groupe martiniste avec bonheur.

Adrienne SERVANTIE-LOMBARD

Philippe ENCAUSSE disait : ...Dans l'espèce humaine, il n'y a qu'un Monde : le « Monde des Vivants ». Celui-ci est une dualité : d'un côté les hommes incarnés, possédant un corps qui apporte le bien et le mal : Corps - Ame - Esprit de Dieu - Le corps disparait toujours, l'âme et l'Esprit de Dieu subsistent. Il y a une intense communication entre les deux plans, subtile, insensible, mais bien réelle, par la pensée et pour certains, favorisés, bien plus encore...

PHILIPPE ENCAUSSE ET SON PERE "PAPUS"

Lorsque j'écris un récit, j'ai l'habitude peu originale, de commencer par le commencement. Manque d'imagination et de talent littéraire probablement. Rien n'est énigmatique, ni complexe, dans l'existence de Philippe Encausse que j'eus le bonheur de connaître pendant 25 ans. Un quart de siècle.

Philippe naquit à Paris, le 2 janvier 1906, de deux êtres qui s'aimaient : Papus (docteur Gérard Encausse), le père fort connu, et Jeanne Charlatte la mère, belle et bonne, que Philippe appelait plus tard devant moi avec tendresse « Maman Jeanne ». C'est donc déjà, au départ, comme dit le populaire, « un enfant de l'amour ». Bonne disposition pour l'avenir, car l'enfant, même et surtout le nouveau-né, « boit », absorbe comme par osmose, l'amour de ses parents, pour se former et se développer harmonieusement. Il en fut comblé !

A sa naissance, le couple avait déjà une petite fille, mais celle-ci ne vécut pas, enlevée par une méningite. A cette époque, la médecine n'était pas armée comme maintenant pour lutter efficacement contre les maladies infantiles et nombre d'enfants mouraient dès qu'il y avait une sorte d'épidémie...

Très vite Philippe resta seul, avec un demi-frère, plus âgé que lui de dix ans, né d'un premier mariage de « Maman Jeanne » et qui n'eut que peu d'incidence sur son évolution.

Le petit garçon, robuste et très vivant, fut assez turbulent, de son aveu même 50 ans après. On le mit rapidement dans une école du quartier, dirigée, il me semble, par des religieuses. Cette influence lénifiante, ne l'empêcha pas de s'affilier à une bande de jeunes garçons bruyants et imaginatifs dans leurs jeux, dont il devint le chef, en guerre continue contre une autre petite bande. C'était un début. Ses photos nous montrent un bel enfant bouclé, au regard direct et fort autoritaire, regard sérieux, comme s'il prenait déjà conscience des épreuves et des responsabilités qui l'attendaient...

Cette période, qui dura 10 ans, fut une des plus heureuses de sa vie.

⁂

« Les femmes et les enfants d'abord » ! Je vais essayer, d'après les souvenirs de Philippe, de vous décrire « Maman Jeanne ». Très jolie, toujours coquette, assez petite, brune, plutôt rondelette, mais bien faite, suffisamment intelligente pour avoir de l'esprit de répartie face à ce diable de Papus, qui aimait bien à rire et à taquiner ! Philippe disait d'elle que « c'était un petit oiseau ». Elle était de plus, le médium de Papus, capable de l'aider dans ses recherches vers l'Invisible. C'était elle qui grondait « Lili » (diminutif de Philippe), parfois à coups d'ombrelle ! Je ne crois pas que Papus était

un mari facile et agréable pour une compagne : trop souvent absent ou occupé à des réunions, des conférences, absorbé par des ouvrages d'occultisme et il ne faut pas l'oublier, les malades de ses deux cabinets de consultations, l'un à Paris, l'autre à Tours.

Une anecdote racontée par Philippe avec un grand rire et une certaine fierté filiale : il semble que de belles dames, clientes ou amies, demandaient sans vergogne, au docteur Gérard Encausse : « de leur faire un petit Papus »... L'histoire ne dit pas s'il donna suite à leurs demandes... Aucune manifestation d'héritier mâle ne parvint à la connaissance de Philippe par la suite... Il faut dire qu'il n'y avait pas d'argent à glaner. Comment Philippe eut-il connaissance de l'incident ? Un vieil ami bavard ou Maman Jeanne elle-même, philosophe ?

J'aimerais que l'on parle des compagnes des savants, des occultistes, des spiritualistes, des écrivains de talent, des musiciens, des artistes, des créateurs de toutes espèces, entièrement pris par leurs créations. Elles sont trop souvent oubliées, méconnues et pourtant participent, pour la plupart, par leur simple présence silencieuse, à la réussite de leurs maris ! Quelqu'un le fera peut-être un jour... (1)

Monsieur Philippe de Lyon, qui avait transformé Papus et nombre de jeunes occultistes bouillants, en de bons chrétiens, était un familier, quand il était à Paris, de l'appartement du boulevard de Clichy, où règnait Maman Jeanne... Il lui demandait assez souvent, par gentillesse, de « lui faire les cartes »... lui qui vivait directement dans l'avenir, sans effort !

— Que désirez-vous le plus, ma chère Jeanne, je prierai pour vous...

— Ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est de rester jeune et belle longtemps...

Et, en effet, jusqu'à sa mort en 1933, son visage n'avait pas une ride et si elle avait un peu épaissi, elle était toujours très agréable.

⁂

Philippe aimait beaucoup sa mère, bien entendu, malgré les coups d'ombrelle dont il se souvenait toujours et qu'il devait, même tout petit, juger méritées. Dès qu'il le put, il l'aida et il la soutint jusqu'au bout.

Mais je suis certaine que dès les premières années de sa vie, Philippe préférait son père qui, rarement là, n'avait que des douceurs, des tendresses pour lui. L'enfant n'avait alors aucune idée de l'homme de valeur qu'était Papus. Il le découvrit plus tard, comme nous le verrons.

Une description intelligente, mais un peu acerbe, de Papus a été faite par Victor Emile Michelet dans « Les Compagnons de la Hiérophanie » ; en voici quelques courts extraits :

... On trouvera donc ici les notes d'un témoin ...

---

(1) C'est fait. « Femmes de stars » par Annick de St Amond.

... De ces figures, l'une des plus caractéristiques fut Papus. Sa personnalité d'apparence complexe, et très simple en réalité, fut déjà très diversement jugée. Sans doute elle aura plus tard sa légende, comme Cagliostro ou le Comte de St-Germain. Ce gros garçon souriant, dont les sombres yeux malins, remontant vers les tempes, éclairaient les rondes pommettes candides dans le visage débonnaire, fut à la fois l'animateur passionné et le latent destructeur du mouvement occultiste auquel il voua ses forces.

... Au cours d'une soirée organisée par *Le Lotus* dans une salle du Véfour, cafetier jadis célèbre du Palais Royal, j'assistai aux débuts d'un conférencier bien mal doué. Rarement on entendit un parleur chercher ses mots avec plus de difficulté.

— Ce Papus fera bien de renoncer au métier d'orateur, pensai-je ingénument.

J'ignorais alors les prodiges de la volonté et de l'entraînement.

Fort peu de temps après cette soirée, Papus avait appris à parler en public avec une grande clarté et avec cette facilité un peu vulgaire qui agit sur un auditoire moyen. Je ne tardai guère à le revoir ...

... Tout enfant il avait ouvert les fortes narines de son nez en pied de marmite, à tous les vents de l'esprit qui soufflent sur la fournaise parisienne. Essentiellement intelligent, d'une intelligence rapidement assimilatrice, qui s'emparait immédiatement des concepts les plus abstrus et en incarcérait un reflet dans quelques formules un peu grosses, accessibles au vulgaire. Il était né vulgarisateur, et pourtant il était supérieur à cette fonction. Certains hommes, fort rares, suppléent par leur intelligence à d'autres facultés qui leur manquent. Papus était de ceux-là ...

... Son ardeur militante l'emportait joyeusement dans la lutte. Il recevait les coups en souriant et les rendait de même. Sa camaraderie obligeante, son activité, ses dons d'organisateur en faisaient volontiers un centre attractif. Il y a des hommes doués pour unir les autres. (On croierait entendre parler de Philippe). Autour de celui-là de nombreux esprits s'assemblèrent. Ils restaient quelques temps puis disparaissaient. C'est que Papus était un aimant à deux pôles. Il attirait et il éloignait. Il savait assembler et dissocier. Son humeur versatile et parfois ombrageuse agaçait bientôt ceux qui l'approchaient. On le voyait s'enthousiasmer pour quelque individualité nouvelle, puis cet enthousiasme bientôt se vouait à une autre ...

... Guaîta s'exaspéra quand il le vit passer de la rigueur hermétique à une mystique fluctuante derrière le thaumaturge Philippe ...

Le sang gitan qui coulait en ses veines l'enivra des vapeurs où frémit l'intuition des grandes réalités. Je puis témoigner qu'un jour de notre jeunesse où nous étudions ensemble la chiromancie, il me dit en me montrant sa main : « Voyez : je mourrai à cinquante trois ans ».

La prévision était juste. Quand au cours de la guerre, son cercueil enveloppé des trois couleurs françaises, sortit de l'Eglise Notre-Dame de Lorette, une lourde masse de pierre tomba à dix centimètres derrière lui. Au fronton triangulaire de l'Eglise, des sculptures représentent une scène sacrée. Ce fut la tête d'un des personnages, grands quatre fois comme nature, qui se détacha pour cette chute étrange. Cependant personne ne fut blessé. (Ce n'est pas tout à fait exact : Philippe m'a raconté qu'un doigt d'un ange en pierre était tombé alors sur la couronne déposée à son nom. Il en tirait une leçon : celle d'être désigné).

⁂

Toute autre est l'image de Papus que nous laisse Phaneg (Georges Descormiers) dans son livre « Le docteur Papus » édité en 1909 à la Librairie Hermétique, qu'il dédia à Philippe en 1943. Il s'agit là du Papus plus âgé que dans le témoignage de Victor-Emile Michelet.

Etude de la main de Papus :

Une impression générale de force et de puissance se dégage de cette main ; les signes sont nombreux d'une bonté réelle et active cherchant sans cesse à se réaliser dans la vie. La volonté faible en réalité est remplacée par l'activité, la force d'inertie, l'obstination. Souvent la crainte de faire de la peine et de ne pas obéir à son devoir rend Papus indécis ; mais il finit toujours par arriver à ses fins. Une timidité combattue cause des coups d'audace soudains et qui peuvent tromper complètement sur son compte des observateurs superficiels.

L'harmonie entre la paume et les doigts indique l'équilibre, de grandes tendances à l'optimisme, d'où naissent en partie la force, le rayonnement et le réconfort qu'il répand autour de lui.

Les doigts courts indiquent le manque de sens positif, l'intelligence profonde et synthétique qui voit les détails avec peine. Nous trouvons encore l'amour de tout ce qui est simple ; un mélange de malice et de naïveté ; une étonnante mémoire classificatrice, la science d'oublier les choses mauvaises, une intuition médicale extraordinaire, des goûts artistiques réels, quoique n'ayant pas été cultivés.

Papus est surtout un réalisateur ; ses pensées même prennent pour ainsi dire immédiatement une forme objective, tendent à ne jamais rester sur le plan de la rêverie.

Il sait ne pas voir les choses désagréables, il déteste la discussion et préfère céder et se laisser diriger dans certains cas plutôt que de se défendre. Il utilise son énergie en dehors du cercle habituel de sa vie.

Le caractère de Papus est plein de contradictions et le rend très difficile à connaître ; le mobile de ses actes échappe le plus souvent à l'observateur. Il est confiant mais la vie l'a rendu méfiant. Il est doux parce qu'il craint ses impulsions violentes ; il se laisse aller à des élans et cependant est capable de discrétion profonde. Il n'est

pas pratique, mais cependant il possède parfaitement tout ce qui peut simplifier la vie et la rendre plus confortable.

Il adore la vie simple et mène l'existence la plus compliquée qui soit. Il est mystique, mais son mysticisme ne vient pas de l'amour du merveilleux. Il découle de l'observation et a une base nette et explicable. Il a l'esprit de blague et est très sentimental, capable de passions durables et sincères. Il n'est jamais plus sérieux que lorsqu'il plaisante et, tout en solutionnant les plus grands problèmes de la philosophie, il peut s'amuser comme un enfant. Pour terminer, nous dirons que, dans sa main, des étoiles nombreuses indiquent son œuvre de vulgarisation, sa mission et sa popularité. Sa santé est robuste ; mais sujette à de violentes attaques qu'il subit patiemment.

⁂

Philippe, après des études classiques réussies par ses efforts personnels et l'aide matérielle et morale des amis de Papus et de sa famille, fut initié à l'occultisme et à l'amour, par une jeune théosophe américaine, lorsqu'il eut 17 ou 18 ans. Il l'aima bien sûr, et ce fut son premier amour, celui qu'il n'oublia jamais. Curieusement, c'est elle qui lui ouvrit les yeux sur l'importance de l'œuvre de son père. Puis, elle disparut.

Beaucoup plus tard, Philippe eut la gentillesse de me dire, que je ressemblais à cette jeune femme. Il ne faut pas oublier que Philippe était déjà extrêmement myope !

Depuis plusieurs années, au Collège, Philippe faisait du sport, comme on le faisait à l'époque, bien sûr en amateur, avec l'ardeur qui lui était naturelle et qui lui valut, à 21 ans, de devenir Champion de Paris et de France de saut en hauteur.

Nous voyons déjà poindre en lui l'homme complet : intellectuel, mieux que cela : intelligent, ce qui n'est pas la même chose, et « l'homme sain en mouvement » qui fut plus tard son objectif lorsqu'il devint Chef du Contrôle Médical Sportif au Ministère de l'Education.

Pour gagner sa vie, celle de sa mère et aussi par goût, Philippe fut journaliste à l'*Intran*. D'abord pigiste, ensuite reporter sportif, il s'inscrivit, en plus, dans l'imitation de son Père, au P.C.N. pour devenir médecin.

Le respect et la ferveur que, sa vie durant, Philippe consacra à la mémoire de son Père, commençait... Sans Philippe, qui multiplia les rééditions des œuvres de Papus, avec l'aide de son ami Dangles et des Jordan (éditeurs) il serait oublié. Orateur accompli, il fit de nombreuses conférences fort prisées sur son Père. Il lui dédia deux Ateliers qui portent son nom, à la Grande Loge de France. Philippe écrivit « Papus, sa vie, son œuvre »... Puis, ressuscita le Martinisme et dans la foulée la Revue « *L'Initiation* » pour mieux le suivre... Papus serait peut-être oublié maintenant que presqu'un siècle est passé, que de nouveaux auteurs s'élancent, porteurs de vérités nouvelles, ressemblant étrangement aux anciennes, tellement il est difficile d'innover quand le Message est simple...

Philippe Encausse adopta les idées profondément chrétiennes qui furent celles de son Père, après la rencontre de celui-ci avec Monsieur Philippe, de Lyon, homme simple et bon, qui faisait des miracles sans en tirer la moindre vanité, ni profit, sachant que son « pouvoir » venait de « L'Ami » et qu'il n'était *rien* par rapport à Lui...

Philippe Encausse lui consacra un ouvrage dont la 12ᵉ édition parut post-mortem en 1985. L'apparente naïveté de certaines « paroles » de Monsieur Philippe le font rejeter par des intellectuels déviés, peu intelligents, ou qui n'ont pas l'intuition du vrai qui caractérise justement Papus, Philippe Encausse et quelques autres.

La preuve est faite que Philippe Encausse consacra sa vie entière, jusqu'aux derniers moments, à soutenir la mémoire de son Père, à faire aimer cet homme qui l'avait « consacré », lui transmettant ses bien réels *pouvoirs*, quelques mois avant sa mort. Philippe ayant dix ans, l'enfant, sur le moment, n'y comprit pas grand chose, mais l'Homme réalisa et concrétisa, en fait, l'œuvre de son Père, en lui d'abord, et en conséquence en son prochain qu'il aima sincèrement toute sa vie, qu'il servit sans cependant être dupe... Comme son Père et Monsieur Philippe, il « savait » qui était réellement son prochain avec ses faiblesses, ses petitesses, il était lucide, mais il l'aimait cependant et l'aida, sans se laisser décourager par l'ingratitude et parfois la perfidie de certains. Il savait pardonner... Nous devons en prendre de la graine... C'est une partie du « Secret » héritage du seul Maître que nous ayions, en vérité...

J. ENCAUSSE

— Une biographie du docteur Philippe Encausse, très détaillée, paraîtra dans les mois qui viennent. Vous en serez avertis dans l'INITIATION et quelques autres revues.

La Biographie du docteur Philippe ENCAUSSE fils de PAPUS

par Jacqueline ENCAUSSE

est sous presse et sera prête dans quelques semaines.

Elle comporte trois parties :

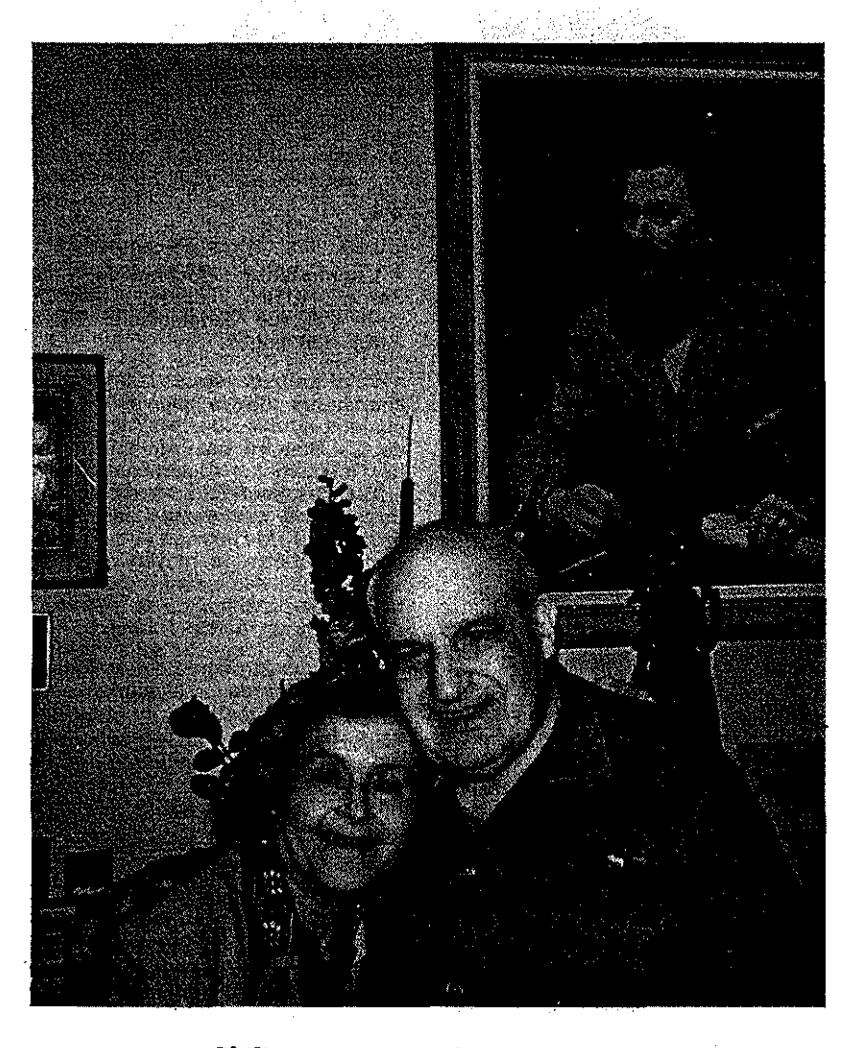
La Vie Profane ;

La Vie Publique ;

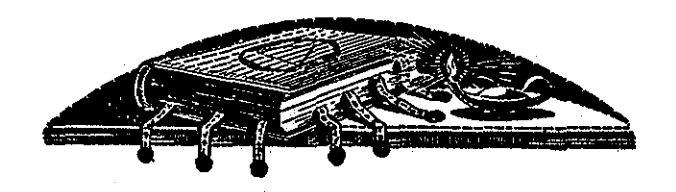
Le Chemin Initiatique.

Elle est complétée par les sommaires de la Revue « Initiation » depuis sa résurgence en 1952.

Tous renseignements vous seront fournis dans le prochain numéro de la Revue.



Philippe et Jacqueline Encausse
dans leur intimité en avril 1984
(Archives Aliette MORAND)



Les Livres...

Nous signalons l'édition de :

• Robert AMADOU, **« Sédir, levez-vous ». La théosophie de Louis-Claude de Saint-Martin,** Documents martinistes, 33, Paris, Cariscript, 1991, 71 F.

Dans cet ouvrage, l'exégète du Philosophe Inconnu nous instruit non seulement sur l'Amour qu'il porte à Dieu, mais aussi sur les rapports qu'il entretint avec les diverses Eglises.

Indispensable pour un Martiniste.

J. E.

• **Comment on lit dans la main - Premiers éléments de chiromancie,** par PAPUS. Editions D'Angles, 18, rue Lavoisier, 45800 Saint-Jean-de-Braye (86 F).

Nous tenons à signaler la réédition, un peu modernisée, de ce petit volume de PAPUS, qui aide à mieux comprendre les autres, par la lecture des lignes de la main.

En 1992, nous traiterons des « Arts Divinatoires » et la chiromancie en fait partie.

Si vous ne l'avez déjà, procurez-vous donc ce petit volume, utile aux « devins ».

J. E.

• **L'Immortalité Alchimique,** de Serge HUTIN. Editions Montorgueil - 21, rue Mademoiselle, 75015 Paris. 190 pages.

Voici de quoi réjouir les fervents chercheurs de la pierre philosophale. L'auteur de : « L'Alchimie », de l' « Histoire de l'Alchimie », de la « Tradition Alchimique », de « Tous les secrets sont en nous », de « La vie quotidienne des Alchimistes au Moyen-Age » nous apporte peut-être le moyen de nous rapprocher des dieux qui possèdent le privilège de la vie éternelle.

Quant aux profanes qui craignent d'aborder avec l'alchimie une science rébarbative, ils peuvent sans hésitation se plonger dans cet ouvrage bien imprimé. Ils y découvriront en une lecture facile un monde inconnu.

Il est rédigé de telle sorte qu'il se lit comme un roman à succès.

Serge Hutin utilise un nouveau style, fort attrayant. Il fait pénétrer le lecteur en un cercle inattendu. Une multitude de personnages défile devant nous et nous comprenons le sens de leurs activités. L'inexplicable trouve un sens.

Dans un style alerte, Serge Hutin nous découvre la solution de maints problèmes.

Tout apparaît avec une clarté extraordinaire.

Henry BAC

• **Manuel d'utilisation de la boule de cristal,** par Charly SAMSON. Librairie de l'Inconnu, un volume de 128 pages. Prix : 90 F.

Si la boule de cristal occupe une place privilégiée parmi les modernes supports de voyance, c'est une méthode tout à fait traditionnelle. Ses origines nous reporteraient bien des siècles en arrière.

L'ouvrage de notre ami Charly Samson, remarquablement documenté, devrait figurer sur les étagères de toute bonne bibliothèque « occulte ». Il donne un historique détaillé non seulement de la boule de cristal mais des méthodes bien plus anciennes l'ayant précédé : voyances prenant pour appui la surface d'une eau limpide, carafe éclairée par la flamme d'une bougie (méthode qu'affectionnera Cagliostro) sans oublier les fameux miroirs magiques.

Mais l'ouvrage admirablement documenté, se veut (le titre ne ment pas) essentiellement pratique. En suivant avec attention et persévérance les instructions de Charly Samson, chacun d'entre nous pourrait espérer parvenir à d'honnêtes premiers résultats en matière de voyance. Car, si certains atteignent en ce domaine des résultats vraiment exceptionnels (nous parlons des voyants et devins ayant conquis une juste célébrité), la faculté de **voir** par delà les apparences présentes constitue un pouvoir psychique paranormal en puissance chez tous les êtres vivants.

Une bonne illustration, bien choisie, ajoute encore à l'intérêt de ce petit livre essentiel.

Serge HUTIN

• **Les Origines de l'Humanité,** par Pierre CARNAC. Editions Henri Veyrier.

Ouvrage écrit par un savant authentique qui nous fait comprendre, en termes simples et accessibles à tous, **que l'homme ne descend pas du singe,** comme Charles Darwin (1809-1882) l'avait affirmé dans son livre sur **l'Origine des Espèces,** qui apporta tant d'eau au moulin des maternalistes de l'époque.

Si pour les animaux, cette théorie d'évolution est vraie, car leur adaptation aux changements de climats du globe terreste est indéniable, l'Homme à qui l'auteur accorde une âme et un esprit, apparaît vraiment 900 000 ans avant notre ère, en pleine période glaciaire... Ses découvertes : silex, feu (forger), cueillette, récoltes, assemblage des peaux de bêtes pour se couvrir sont progressives, pour en arriver à l'homme des Mégalithes qui témoignent déjà d'une connaissance parfaite des Astres principaux (soleil - lune et quelques étoiles), de leurs rythmes.

L'Homme apparut sur la terre entière ce qui n'est pas incompatible avec la belle légende de la Bible, si l'on y réfléchit. Admirons cette lente progression de l'Esprit de Dieu en l'Homme qui tend à disparaître au profit d'une intelligence sans Amour qui désunit, oppose, au lieu de grouper, de rendre solidaires l'Homme moderne (Homo Sapiens), mais nous n'avons pas dit notre dernier mot...

Livre très passionnant pour nous qui cherchons...

J. E.

UNE ETONNANTE REVELATION :

LENINE FUT MAÇON !

par Serge HUTIN

Il y a quelques années, un ancien Vénérable de l'Atelier *L'union de Belleville* (Grand Orient de France) faisait imprimer une copieuse monographie hors commerce (1), consacrée à cette importante loge parisienne. S'y trouvait retracé l'historique détaillé de l'Atelier ; l'ouvrage comportait en outre des notices sur les membres les plus marquants, ainsi que sur les frères visiteurs réguliers. Parmi ces derniers, il y avait eu, en mars 1910 un Russe — mais ayant reçu la lumière en exil, à Lausanne — du nom d'Oulianov. Lequel devait devenir célèbre, quelques années plus tard, sous son surnom : Lénine.

Il n'y a donc aucun doute à avoir : Lénine fut bel et bien franc-maçon ! La monographie citée en apporte la preuve formelle. Avec, en outre, une anecdote savoureuse. Un soir, Lénine était allé voir en catastrophe l'un de ses grands amis socialistes parisiens : le chansonnier d'extrême-gauche Montéhus, pour le supplier de le dépanner d'urgence (menace de mise à la porte immédiate d'un petit hôtel parisien). Ce dernier s'excusa de n'avoir pas de liquide sur lui, mais donna au frère Oulianov sa montre en or en disant : « Tu n'as qu'à la mettre au clou demain matin, et le Mont-de-Piété te donnera de quoi tenir le coup ». Plusieurs années plus tard, en 1921, Montéhus aura la surprise de recevoir de Moscou un petit colis recommandé, expédié par le Conseil des Commissaires du Peuple, et contenant... une superbe montre en or gravée de symboles Maç. ∴, avec un mot de Lénine s'excusant de n'avoir pu rembourser plus tôt Montéhus.

Evidemment, les ennemis de la franc-maçonnerie ne manqueraient pas de voir dans cette appartenance de Lénine indéniable, une preuve formelle à verser au dossier délirant de la soi-disant source « judéo-maçonnique » cachée du bolchévisme ! Pour notre part, nous poserions plutôt le problème inverse : comment donc expliquer qu'un homme *ayant reçu la lumière* soit devenu par la suite le chef d'un régime impitoyable qui, s'étant saisi du pouvoir, s'empressera de proscrire les loges ? Lénine n'aurait-il fait — et ce serait un cas particulièrement odieux de parjure — que se servir antérieurement de la franc-maçonnerie pour récolter appuis et contacts utiles ? Ou bien fut-il vraiment, lors de la prise du pouvoir par les bolchéviks, le seul maître à bord ? Aurait-il été obligé de composer, bon gré, mal gré, avec une équipe (plus puissante que lui seul isolé) violemment hostile aux maçons ?

(1) On peut la consulter à la bibliothèque du Grand Orient (16, rue Cadet, Paris).

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE
Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**
(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1991

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
Revue l'INITIATION
6, rue Jean-Bouveri - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an **(Janvier à Décembre),** à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

je vous remets | en espèces ; mandat ; chèque *(bancaire ou postal)* | la somme de ....
(Rayer les mentions inutiles)

1991	France pli ouvert .... **130 F**
	pli fermé .... **150 F**
	CEE - DOM - TOM .... **180 F**
	Etranger (par avion) .... **230 F**

Abonnement de soutien .... **280 F**
Au choix pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

....

Le .... 19 ....
Signature :

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement et d'acheter des numéros.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N°s 1-3-4). — 1957 (N°s 1-2-3-4). — 1958 (N°s 1-3-4). — 1959 (N°s 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N°s 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N°s 1-2). — 1970 (N°s 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N°s 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N°s 1-2). 1985 (4). — 1986 (4). — 1988 (3).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

VAGABONDAGES - 4

Petit Conte Cabalistique :

Il est dit : « Il y a bien, bien longtemps vivait un Saint Rabbi nommé Yussuf ». Il vivait dans une ville, dont le nom n'est pas parvenu à la mémoire des hommes d'aujourd'hui, parce que ce nom avait été maudit. Cette ville se situait au confluent de plusieurs routes, qui la reliaient à plusieurs capitales, d'une part, et à la grande eau d'autre part. Les terres d'alentour étaient fertiles, des sources d'eaux vives, jamais à sec, la rafraîchissaient et formaient à la sortie de la ville une jolie rivière qui allait là-bas se jeter dans la grande eau, tout en ayant sur son passage irrigué les champs et abreuvé le gros et le petit bétail. Bref, une cité prospère dont les habitants auraient dû remercier le Créateur, soir et matin.

Mais, hélas ! il en allait tout autrement. Chaque jour arrivaient et repartaient des caravanes de tous les points de l'horizon, et l'on échangeait les soies d'Orient contre les huiles de palme les plus fines, les laines les plus douces, les cuirs les plus souples, les parfums les plus subtils, les métaux précieux et les armes finement travaillées, les habitants troquaient, vendaient, entreposaient en vue de plantureux bénéfices ; l'or, l'argent et les pierres précieuses coulaient presque aussi abondemment que l'eau de la rivière. Et le soir !... Quand tombait la chaleur ardente du soleil « ...qui ne refuse à personne... » et que s'installait la fraîcheur, s'allumaient les feux où l'on faisait griller veaux, agneaux et même, ô horreur ! des porcelets ! Le vin de palme, l'alcool de dattes, le lait de coco fermenté circulaient, les caravaniers chantaient dans toutes les langues, des danses lascives s'ébauchaient dans un charivari indescriptible et une odeur de festin et de goinfrerie ; cette ville n'était ni Sodome, ni Gomorrhe, les hommes et les femmes n'avaient même plus le souvenir de ces deux villes et de leur fin terrible ; seuls comptaient pour eux l'or et la ripaille. On était presque revenu au « Zohen-va-Bohen » de la Genèse.

Et Rabbi-Yussuf ? Ah, le pauvre était bien marri ; il avait bien essayé de répandre la Parole du Seigneur, mais qu'est-ce que la parole d'un Rabbi à côté du son des pièces d'or qui s'entrechoquaient et de l'ondulement du corps des danseuses ?...

Néanmoins, Rabbi Yussuf avait quelques consolations ; ses deux fils avaient épousé des filles vertueuses qui soignaient très bien leurs enfants et maris et qui veillaient au confort du Saint-Rabbi.

En récompense des soins de ses brus, ils les admettaient au travail de la Tora. Certains crieront au scandale ! Mais c'est récemment que les filles n'ont pas accès aux textes sacrés ; à cette époque éloignée, *tout le monde* avait droit à la lumière, « ...tout être reçoit un rayon... ». L'exemple en vient du père Noé qui instruisit à fond ses sept fils et ses trois filles purs, nés après le déluge, en vue d'opérer le culte au Créateur et d'enseigner les êtres passifs qui repeuplaient la Terre.

Donc Rabbi-Yussuf avait des sujets de préoccupation, mais avait aussi de grandes satisfactions. Son plus grand plaisir était de se chauffer au soleil du midi à la porte sud de la ville pendant que tout le monde faisait la sieste à l'ombre. Après avoir bien vaqué à la Tora le matin et pris le repas de la méridienne, les fils le conduisaient à petits pas vers la porte sud, dos au mur et face au soleil, hors de la ville donc. Il laissait la chaleur l'imprégner doucement, jusqu'aux os, qui, disait-il, étaient si froids parce que si vieux. Et Rabbi-Yussuf rêvassait béatement, goûtant cette simple joie de digérer en se réchauffant...

Il en était là un jour quand, tout à coup, il sentit une ombre s'étendre sur la ville, un froid subtil et insidieux l'envahir; il entrouvrit les yeux et il vit l'ombre gigantesque provoquée par l'Ange de la Mort ! Rabbi Yussuf était un Saddik, *un vrai Saint* et il pouvait sans périr regarder la face de l'Ange. Il se redressa avec une vivacité dont on ne l'aurait plus cru capable, et dit d'une voix forte : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi qui intercepte *mon soleil ?* ».

L'Ange noir, hideux, épouvantable en fut interloqué et répondit : « Mais détruire cette ville, le bruit de ses orgies blesse les oreilles du Seigneur, et le fumet de ses ripailles est venu à Ses narines et Il m'a donné l'ordre de la détruire ».

« Non ! » — « Comment non ? » — « Non, te dis-je, va dire à Celui qui t'envoie que Rabbi-Yussuf s'y oppose » — « Mais, j'en ai reçu l'ordre » — « Va t'en, t'ai-je dit ! ». Et l'Ange, impressionné par la fermeté de cet ancêtre, se retira cependant que Rabbi Yussuf reprit sa méditation.

A peine était-il bien réinstallé que l'ombre se répandait à nouveau. Rabbi-Yussuf éclata : « Encore toi ? — Ne t'ai-je pas dit que je ne veux pas que tu détruises ma ville ? » — « Oui Rabbi-Yussuf, mais il m'a renvoyé pour accomplir ma tâche et exécuter son ordre ! » — « Je t'ai dit NON ! — Retourne vers le Seigneur et dis-lui bien : Rabbi-Yussuf s'y oppose ! ». Cette fois, l'Ange terrorisé se retira et, l'instant d'après, une voix profonde, venant de tous les points du Ciel, une voix aux résonances d'airain, la Voix qu'entendit Moïse l'Elu, au mont Horeb, s'éleva et dit : « Tu en as de la chance, toi Rabbi-Yussuf, le juste, ce que Moi j'ordonne ici, toi, tu le dénoues en bas ! sois en la Paix du Seigneur, ta ville ne sera pas détruite ». Et Rabbi-Yussuf se réinstalla, et souriant dans sa rêverie, il rendit mille grâces au Seigneur de l'Univers.

Maintenant, méditons un peu à notre tour sur cette belle histoire. Tout d'abord : l'Homme Juste est supérieur à l'Ange. Celui-ci l'a avoué à Jacob : « Tu es plus fort que moi, car moi, j'obéis et toi, tu as le choix : obéir ou faire face ».

Oui, l'homme juste a le choix, mais quelle terrible propriété, car, s'il lui arrivait de mal choisir il ne serait plus juste, et alors ? Et si un jour il n'y avait plus *un seul juste* dans une de nos modernes mégapoles ? Qu'adviendrait-il ? Qui saurait s'opposer à l'Ange ? Qui pourrait, sans périr, lui faire face ? Qui pourrait arrêter le feu du Ciel ?

Et c'est bien pourquoi notre bon Papus ambitionnait d'améliorer l'Egrégore du Monde. L'Initié, écrivit-il, *doit* pratiquer l'Altruisme. C'est-à-dire rayonner à son tour la Lumière qui lui est si généreusement dispensée lors de son Initiation. Ce faisant il y aura toujours un Juste quelque part. Et c'est pourquoi il est dit : « Il ne faut jamais déposer le Glaive et il faut sans cesse chaque jour ou chaque nuit vaquer une heure à la Tora ».

J'ai dit.
FIDES

N.B. — Le Glaive est bien entendu la lettre ZAIN dont la forme est celle du stylet dont se servaient les scribes. Pour le prophète, le Qualam. L'Ange Djibrill ne disait-il pas : « Heureux es-tu, toi Mahomet, qui te lève la nuit et qui manies le Qualam ». (Roseau fendu qui servait au Prophète pour retranscrire la Parole).

"JOURNÉES PAPUS 1991"

Elles se dérouleront de la façon suivante :

Le samedi 26 octobre à 17 h, réunion rituelle, réservée aux membres actifs de l'Ordre Martiniste dans les locaux siège de l'Ordre : 5-7, rue de la Chapelle, 75018 Paris, face à la station de métro « Marx Dormoy ».

Le dimanche 27 octobre à 10 h, nous nous retrouverons devant la porte d'entrée « Gambetta » du cimetière du Père Lachaise (la station de métro la plus proche est « Gambetta »). Nous rendrons hommage au docteur Gérard Encausse « Papus » et à son fils, le docteur Philippe Encausse, qui repose à ses côtés.

A 12 h 30, à la maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, 75005 Paris (métro « Maubert-Mutualité » ou « Jussieu ») aura lieu le traditionnel « Banquet Papus » regroupant ceux et celles attachés à l'œuvre et à la mémoire de ce grand vulgarisateur de l'ésotérisme, travailleur infatigable.

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à : Emilio ou Maria Lorenzo, 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif-sur-Yvette (Tél. 69 07 44 21 entre 10 h et 20 h).

Emilio LORENZO

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

« JOURNEES PAPUS 1991 »

Chers amis, chers sœurs et frères,

Nous voici à la veille des « Journées Papus 1991 ». Que le temps passe vite... Ou bien que la trace laissée dans nos cœurs et nos souvenirs des « Journées » de l'année dernière est profonde ! Oui, nous allons de nouveau célébrer l'anniversaire de la désincarnation de notre guide « Papus ». Je dis bien guide et pas maître ; non pas qu'il ne soit pas un maître, mais un guide nous précède, nous accompagne dans notre périple, nous instruit, nous dirige, nous prévient, nous met en garde et nous prépare au travail qui se fait en nous pour que le Maître puisse, non pas agir en nous mais plutôt pour que nous puissions agir en lui. C'est une étape préalable à la prise de conscience que ces deux actions n'en font qu'une, que ce ne sont là que deux facettes d'une même action divine.

En ce 75[e] anniversaire, nous allons cultiver spécialement des facettes de notre individualité : l'esprit, l'intellect, le sentiment, le corps.

Le samedi 26 à 17 h, pour les sœurs et frères membres de l'Ordre Martiniste, aura lieu une réunion rituelle qui culminera comme il est coutume par une chaîne de remerciement et de prière.

Le dimanche 27 à 10 h nous aurons la joie de nous retrouver au cimetière du Père Lachaise. Là, nous honorerons la mémoire du Docteur Gérard Encausse « Papus » désincarné le 25 octobre 1916 et celle de son fils Philippe, « Jean » désincarné le 22 juillet 1984. De leurs dépouilles qui furent déposées dans le tombeau de la famille Encausse, qu'en reste-t-il ? Un foyer où convergent les amis. Ceux qui suivent le même chemin depuis longtemps, compagnons de route de notre bien aimé Philippe Encausse et quelques-uns qui avaient connu Papus. Peu nombreux, très peu nombreux les seconds maintenant, ils nous quittent petit à petit pour être plus près de ces êtres qui les ont guidés et qu'ils aiment tant. Cette année, Mgr Mailley, bien connu des lecteurs de la revue, nous a quittés. Mais il y aura aussi les autres amis, les nouveaux, ceux qui, guidés par les livres de Papus, ont découvert l'importance d'une spiritualité vécue. Ceux-ci savent aussi que Papus et son fils Philippe sont moins dans leur tombe que dans nos cœurs et que les fleurs qui l'ornent égaient notre vue et parfument ainsi nos cœurs.

Pleins donc de cette fraternité, nous allons partager des agapes. Nous allons, comme chaque année, nous retrouver autour d'une table. C'est le « Banquet Papus », que le Docteur Philippe Encausse avais mis sur pied, et que nous avons l'honneur et la joie de continuer à sa demande. Au cours de ce repas, nous apprendrons à mieux nous connaître, nous échangerons des propos sur des sujets qui nous sont chers et avant de nous quitter, nos mains entrelacées

formant une chaîne d'union, émus et la joie au cœur, nous chanterons « Le chant des adieux » :

« *...Ce n'est qu'un au revoir, mes frères,*
Ce n'est qu'un au revoir,
Oui nous nous reverrons, mes frères,
Ce n'est qu'un au revoir ».

Je tiens à préciser que le Banquet Papus aura lieu comme l'année dernière à la Maison de la Mutualité. Comme celui de l'année dernière aussi, le prix du repas est inchangé, soit 175 F. Voici les deux menus entre lesquels vous pourrez choisir au moment de votre inscription :

Menu n° 1

Terrine de la mer sauce verte
Filet de Saint-Pierre
braisé à l'oseille
Pommes Duchesse

Menu n° 2

Darne de merlu grenobloise
Poulet sauté Barasquaire
Timbale de riz Pilaw Arlequin

Plateau de fromages
Glace Vanille Noisette Chocolat
Café



Vin de pays
Eau minérale

Nous sommes dans le regret d'avoir à vous préciser qu'aucune inscription qui ne sera accompagnée d'un chèque ou d'un mandat d'un montant égal au prix du repas ne pourra être retenue. En effet, l'an passé nous nous sommes trouvés dans l'obligation de régler, pour des personnes absentes, six repas commandés qui n'avaient pas été réglés d'avance. Pour tout repas commandé et annulé avant le jeudi 24 octobre, le montant du repas sera retourné.

N'oubliez pas, chers amis lecteurs, qu'une tombola clôturera ce Banquet. Vous pouvez apporter un de ces petits objets amusants, modestes bibelots que vous avez eu sous les yeux assez longtemps déjà et qui changeront de main pour le plus grand plaisir de tous. Car cette tombola est destinée à prendre en charge les couverts de ceux des « amis » de Papus et de Philippe qui autrement n'auraient pas la possibilité d'être des nôtres. Faites-le nous savoir d'avance si possible. Tous les lots seront gagnants.

Puisque ce banquet se tient sous le signe de l'échange de propos et d'idées, des auteurs de livres portant sur les sujets qui touchent la spiritualité seront présents. Nous nous ferons un plaisir d'accueillir nos amis écrivains. Ils pourront sur place vous dédicacer les ouvrages que vous leur demanderez. Et parmi eux, vous trouverez ceux qui ont eu la touchante délicatesse de céder un de leurs ouvrages pour la Bibliothèque de l'Ordre. Nous les remercions, pour l'année dernière... et pour cette année.

Si vous ne pouvez pas nous rejoindre physiquement, ayez une pensée vers 10 h 15 ce même dimanche. Elle rencontrera ceux qui, au même moment, seront réunis au Père Lachaise.

Emilio LORENZO